

Se sentir « en suspens » en terre d'accueil

L'expérience d'un groupe de parole avec des demandeurs d'asile à Athènes



« Les voyageurs » de Bruno Catalano

Mémoire de fin de diplôme
Sous la direction de Yannis GANSEL

Ariadni SCHMITZ
N° Etudiant : 11313088

Diplôme Inter Universitaire « Santé, Société, Migration »

Septembre 2014

Sommaire

Introduction	p.1
a. Présentation du sujet d'étude.....	p.1
b. Champs théoriques permettant de situer le sujet.....	p.3
c. Le contexte de l'asile politique en Grèce.....	p.5
I. Présentation du « terrain »	p.9
a. Présentation de KETHEA-Mosaic : Unité Interculturelle du Centre Thérapeutique de Réadaptation en Dépendance (KETHEA).....	p.9
b. Mon activité dans le cadre de KETHEA-Mosaic.....	p.11
c. La Méthodologie de Recherche.....	p.13
d. Présentation du groupe de parole – Premiers éléments de problématisation..	p.15
- Renouer avec le passé.....	p.16
- Visions du futur.....	p.18
- La relation aux autres dans le groupe de parole.....	p.20
- Le cas de Wesley et l'évolution du groupe.....	p.22
II. Eléments d'Analyse	p.24
a. Vue d'ensemble.....	p.24
b. La sensation de « suspens » et le rapport aux différents espaces-temps.....	p.26
1) Le rapport au passé et au pays d'origine.....	p.27
2) Le rapport au présent et au pays d'accueil.....	p.30

3) Le rapport au futur – Autre pays de destination ? Retour au pays d'origine ? Rester en Grèce ?.....p.33

c. L'aspect relationnel comme clé d'analyse de ce non-ancrage.....p.36

d. Retour su le travail relationnel au sein du groupe de parole.....p.41

Conclusion.....p.44

Bibliographie.....p.46

Annexes.....p.49

A. Liste des sujets abordés dans le groupe de parole.....p.50

B. Présentation de la Grille d'Entretien.....p.52

Introduction

a. Présentation du sujet d'étude

« J'ai laissé un bout de moi là-bas »...

Les mots de Nkosi illustrent très bien ce que Bruno Catalano (voir page de garde) exprime avec ses sculptures ; il leur manque une partie, généralement leur centre, et à travers ce vide nous pouvons apercevoir l'horizon qui se dessine dans le fond, et imaginer tout ce que la personne a laissé derrière elle.

*« Nkosi est encore aujourd'hui très fortement lié à son ami d'enfance, une personne avec qui, comme il dit, **ils ont tout partagé, leurs secrets, leurs rêves, leurs projets pour le futur...** Il a quitté le pays sans le prévenir (celui-ci l'aurait sans doute retenu), ainsi **la rupture fut nette** et depuis ils connaissent tous les deux de grandes difficultés pour continuer leurs chemins séparément. Nkosi considère que son ami a été plus pénalisé que lui par ce départ, « il ne va pas bien...En ce moment, il ne fait rien, il n'arrive pas à avancer » et il se sent donc **coupable** de l'avoir quitté ainsi. De son côté, il a aussi beaucoup de mal à se motiver pour faire quoi que ce soit, car « **tout seul** », dit-il, « **ça n'a pas de sens** ». Cela lui paraît impossible de retrouver quelqu'un en qui il puisse avoir autant **confiance** ; il fait des rencontres mais il est très loin de se sentir comblé et l'on ressent une **sensation de vide** quand il exprime cela de sa voix toute basse. »*

(extrait de notes de terrain, rencontre n°7)

La statue de B. Catalano représente ce « voyageur » qui vient de poser pied sur un sol inconnu. Mais comment fera-t-il pour s'ancrer dans ce sol s'il lui manque son centre ? Comment fera-t-il pour ne pas rester en suspens si le futur s'y dessine de manière très incertaine ? Comment fera-t-il s'il ne sent le soutien ni de la population locale, ni des autres « voyageurs » comme lui ?

Toutes ces difficultés qui transparaissent aussi dans les paroles de Nkosi font partie de ce que j'ai pu

observer lors de mon expérience bénévole, dans le cadre de ONG KETHEA-Mosaic à Athènes. Aux côtés de la psychologue Christina Tzima, nous avons mis en place à la fin du mois de Mars un groupe de parole auquel ont participé huit hommes, d'origines Congolaise (RDC) et Togolaise, venus en Grèce pour demander l'asile politique. Au cours de ces séances, j'ai été interpellée par le fait que ces personnes semblaient être là et ne pas l'être en même temps, être avec les autres et pourtant être seuls. Il s'agira donc dans ce travail de mémoire d'interroger cette sensation de « suspens », mais aussi de se questionner sur la possibilité d'aider ces personnes à faire face à cette désorientation intérieure grâce au travail de groupe.

Je tenterai donc de répondre à la problématique suivante :

Comment cette sensation de « suspens », en négociation avec les difficultés relationnelles, se construit dans le rapport de la personne à :

- son passé et son pays d'origine
- son présent et son pays d'accueil
- son futur qui peut renvoyer autant au pays d'origine, au pays d'accueil actuel, qu'à un autre pays de destination.

Avant de se lancer dans l'exploration de ce sujet, il semble opportun de faire un retour sur soi. En effet, une posture réflexive permet de mieux comprendre ce qui motive notre regard et donc ce qui l'oriente. Pourquoi ce sujet et non pas un autre ? Pourquoi cette clé de lecture et non pas une autre ? Mon intérêt pour ces personnes qui se situent entre plusieurs endroits, entre plusieurs langues et qui vacillent entre l'attachement et le détachement (aux lieux, aux autres, à eux-mêmes...) me renvoie d'une certaine manière à ma propre expérience. Etant née en Belgique, d'une mère grecque et d'un père luxembourgeois pour ensuite me tourner vers d'autres langues, d'autres cultures, il semblerait que je suis, moi aussi, quelque part en « suspens ». Peut-être, d'ailleurs, que cette envie d'aider d'autres personnes à s'ancrer et à se réunifier de l'intérieur participerait d'une tentative de m'ancrer moi-même, d'autant plus que cette expérience se déroule dans le pays de ma mère...

Dans les parties b. et c. nous allons commencer par situer ce travail dans un champ théorique et dans un contexte socio-politique précis. Ensuite, il sera question de rendre compte du « terrain » et de la méthodologie de recherche (Partie I). Après avoir présenté le groupe de parole (Partie I, sous-partie d.) je tenterai d'analyser ces éléments dans la deuxième partie de ce travail (Partie II). En vue de répondre à ma problématique, deux clés d'analyse seront mobilisées : « La sensation de

"suspens" et le rapport aux différents espaces-temps » (Partie II, sous-partie b.) et « L'aspect relationnel comme clé d'analyse de ce non-ancrage » (Partie II, sous-partie c.), ces deux questions dialoguant entre elles (comme il sera explicité, notamment dans la conclusion). De plus, la question du rapport au groupe sera traitée séparément (Partie II, sous-partie d.) et je ferai un retour sur la pratique pour conclure.

b. Champs théoriques permettant de situer le sujet

Afin d'appréhender ce sujet sous ses diverses facettes, il a fallu faire appel à des champs disciplinaires différents. Au cours de cette recherche, j'ai principalement eu accès à la littérature grecque et anglo-saxonne (les références théoriques mobilisées dans ce travail seront donc essentiellement des traductions personnelles à partir de ces deux langues).

Ce terrain peut d'abord être approché de manière générale par une sociologie de l'immigration dans le contexte grec. Les ouvrages suivants m'ont permis d'effectuer une entrée en matière par ce biais-là : « Immigration et Insertion des Immigrés dans la société grecque » (sous la direction de C. Bagavos et D. Papadopoulou), « L'immigration en Grèce : Expériences, Politiques et Perspectives » (sous la direction de T. Kavounidi et al.), « L'intégration sociale des immigrés en Grèce » (sous la direction de M. Moïsidis et D. Papadopoulou). Par ailleurs, il m'a paru important de saisir le contexte institutionnel dans lequel évoluent les demandeurs d'asile puisque c'est avec ce public-là que j'ai été amenée à travailler. Des auteurs comme D. Syrri et E. Voutira se focalisent en particulier sur la question de l'asile en Grèce dont je ferai une présentation sommaire dans la sous-partie c.

L'intérêt plus spécifique de cette recherche portant sur des aspects psychologiques de l'expérience migratoire, les champs de la Psychologie Sociale et Interculturelle m'ont servi de passerelles dans l'étude de mon sujet. Le manuel de Psychologie Sociale et Interculturelle de Smith et Bond a constitué une bonne introduction dans ce champ de recherche et m'a notamment apporté des éclairages sur la question des rapports à l'« endo-groupe » et à l'« exo-groupe ». Par ailleurs, dans son ouvrage « Une Réalité Multiculturelle ; Approches Socio-psychologiques de la Diversité Culturelle », X. Chrysochoou analyse elle aussi la question de l'appartenance à des groupes minoritaires mais aussi les enjeux que pose la migration dans la représentation du monde et de soi. L'adaptation psychologique à un contexte socioculturel différent est aussi traitée par P. S. Kordoutis et V. G. Pavlopoulos dans l'ouvrage collectif « Champs de Recherche en Psychologie Sociale :

Culture, Migration, Organismes, Santé-Prévention, Relations Interpersonnelles ». Ces auteurs mettent aussi un accent particulier sur la théorie de l'acculturation psychologique en se basant sur le modèle développé par J. W. Berry, comme c'est, d'ailleurs, le cas de plusieurs ouvrages de Psychologie Sociale que l'on trouve en Grèce. Cela-dit, après avoir rencontré cette théorie maintes fois, notamment dans l'ouvrage dirigé par I. G. Bezevegkis, « Les immigrés en Grèce : Acculturation et Adaptation Psychosociale », j'en suis venue à la conclusion que ce modèle, qui m'a paru trop schématique, ne répondait pas aux interrogations qui ont émergé de mon terrain.

Les approches qui, au contraire, m'ont paru mieux répondre à mon questionnement se situaient dans les champs de la Psychologie, de la Psychothérapie et de la Psychiatrie. La théorie qui m'a semblé la plus pertinente pour mon sujet était celle de Renos Papadopoulos. Il s'agit d'un psychologue, psychothérapeute systémique et psychanalyste jungien Chypriote, qui est professeur à l'Université de Essex, où il a créé le programme d'études sur le « Refugee Care ». Renos Papadopoulos met l'accent sur l'importance de la perte du foyer ou de l'espace intime des réfugiés qui entraînerait chez ces personnes un trouble de ce qu'il appelle « psycho-écological settledness ». Cela provoquerait à son tour une « désorientation nostalgique », c'est à dire une tendance à se languir du passé dans le but de restaurer l'espace intime qui a été perdu. La question de la nostalgie est aussi traitée par la psychologue R. Lijtmaer qui utilise le concept de « splitting process » (un processus de séparation) pour expliquer ce rapport particulier au passé et au présent. Aussi, V. D. Volkan (professeur en psychiatrie à l'Université de Virginia) se réfère à des « linking phenomena » qui permettent aux personnes qui ont été déracinées de se rattacher à leur passé. Par ailleurs, C. Sedikides et al. soulignent le caractère positif du sentiment nostalgique qui pourrait fonctionner comme un palliatif à la solitude. Ils parlent notamment d'une « émotion sociale », en se référant à la nostalgie.

Ces questions sont aussi appréhendées dans le Champ des Sciences Sociales. Par exemple, J. Barou, qui est chercheur à l'institut d'études politiques de Grenoble, analyse le rapport à la mémoire et au pays d'origine dans son article « Demandeurs d'asile et réfugiés ; Entre désir d'oubli et reconquête mémorielle du pays ». Quant à S. Laacher (Sociologue et chercheur au Centre d'études des mouvements sociaux du CNRS), il parle de « réfugiés sans refuge », qui se retrouvent dépossédés d'un foyer et dont les structures sociales et le cadre symbolique s'effondrent en terre d'accueil. A côté de cela, l'anthropologue M. Agier questionne la perspective du retour et de l'identification locale des réfugiés, en émettant l'idée que de nouveaux espaces identificatoires en viennent à être créés, suite à la migration. En effet, Agier parle du *déplacement* qui amène à repenser les différents aspects de l'*emplacement* des réfugiés.

De plus, il m'a semblé important de me tourner plus spécifiquement vers la question du groupe, qui renvoie au cadre dans lequel s'est construit ce terrain. L'article de C. Garland et al., « Remaking Connections : Refugees and the Development of "Emotional Capital" in Therapy Groups » m'a paru particulièrement enrichissant pour cette recherche. Cet article se focalise sur la difficulté que rencontrent les réfugiés dans l'établissement de liens relationnels et sur le travail fourni au sein d'un groupe thérapeutique afin de recréer progressivement des liens de confiance dans un cadre sécurisant. Garland et al. proposent la notion de « capital émotionnel » pour rendre compte de l'ensemble des ressources intérieures dont un individu a besoin pour fonctionner dans un monde social, alors qu'elles mettent l'accent sur l'importance de ce capital émotionnel chez les réfugiés pour faire face aux adversités rencontrées dans le pays d'accueil. Par ailleurs, C. Vacheret, G. Gaillard, E. Gange-Ségéral, C. Joubert et M. Ravit analysent la transformation de l'affect dans le groupe thérapeutique à travers la question du temps particulier qui constitue le « temps du groupe ». Pour finir, l'ouvrage d'Edith Lecourt « Introduction à l'Analyse de Groupe ; Rencontre Psychanalytique de l'Individuel et du Social » m'a servi en tant qu'introduction aux oeuvres fondatrices des groupalistes Britanniques (W. R. Bion et S. Foulkes), Argentin (E. Pichon-Rivière) et Français (D. Anzieu et R. Kaës).

c. Le contexte de l'asile politique en Grèce

Dans cette partie il va être question de « poser le décor » en présentant le contexte socio-politique dans lequel évoluent les demandeurs d'asile en Grèce.

Etant située aux frontières de l'Europe, la Grèce constitue un des points d'entrée principaux pour les personnes souhaitant accéder au continent européen. Cela-dit, de nombreux réfugiés et demandeurs d'asile se voient refuser de façon systématique l'entrée en Grèce et, comme l'explique Despina Syrri, « les pratiques de contrôle des frontières s'avèrent non-conformes avec le principe de non-refoulement¹ ». De plus, plusieurs millions d'euros ont été investis ces dernières années par la Grèce, avec l'aide de l'Union Européenne pour rendre la « Forteresse Européenne » plus inaccessible aux populations migrantes (notamment avec la construction, en 2012, d'une clôture de 10,5 km le long de la frontière greco-turque). Une autre caractéristique de la Grèce est qu'elle a pendant longtemps fonctionné comme pays de transit. Aucune politique d'accueil des demandeurs

¹ Despina Syrri. « Migration Policies and Practices in Greece : Room(s) for Activism ? », *ACME : An International E-Journal for Critical Geographies*, 2012, Vol. 11, N° 2, p. 203

d'asile n'avait été mise en place jusqu'aux années 90 et des programmes de réinstallation dans d'autres pays (comme les Etats-Unis et le Canada) étaient gérés par différentes organisations internationales. Selon E. Voutira et E. Kokozila, « ce pays agit encore de manière anachronique en continuant à se considérer comme un pays d'asile de transit et ainsi la Grèce faillit à ses obligations, notamment quant à l'application des directives européennes et à l'efficacité de son administration relative à l'octroi de l'asile.² »

De fait, jusqu'en juin 2013, l'inefficacité du système grec en matière d'asile battait des records comparée à la majorité des autres Etats membres. A peine 20 nouvelles demandes d'asile étaient enregistrées chaque semaine, alors que le taux d'acceptation des demandes d'asile en 2012 ne dépassait pas les 0,8% en première instance. De plus, les demandes d'asile étaient gérées par des agents de police non-qualifiés, dans le cadre de la Direction des Etrangers de la Police d'Attiki (Athènes) et il reste encore aujourd'hui 36.183 demandes en suspens³. Suite à la réforme de 2011 (Loi 3907/2011), qui n'est entrée en vigueur qu'en juin 2013, un service administratif spécialisé a été créé, le Service d'Asile, en plus d'une Autorité d'Appel, sous l'autorité du Ministère de l'Ordre Public et de la Protection des Citoyens. Depuis un an il existe donc en Grèce un double régime pour la demande d'asile : les demandes introduites avant le 7 juin 2013 relèvent de l'ancienne procédure et celles introduites depuis relèvent de la nouvelle procédure.

Dorénavant, les personnes souhaitant soumettre une demande d'asile doivent s'adresser à l'un des 3 Services d'Asile mis en place, à Athènes, dans la région de Evros et sur l'île de Lesbos (où paradoxalement le Service d'Asile se loge à l'intérieur d'un centre de détention...). En pratique, la majorité des personnes sont contraintes d'aller à Athènes pour introduire leur demande et sur les 130-140 personnes que l'on estime se présenter quotidiennement au Service d'Asile de Katechaki (Athènes), seulement une trentaine arrivent à déposer leur demande⁴. Les autres demeurent donc en situation irrégulière, risquant d'être arrêtées et maintenues en détention pendant une durée pouvant aller jusqu'à dix-huit mois.

De même qu'en France, pour déposer une demande d'asile, il faut pouvoir attester d'une adresse de résidence dans le pays d'accueil ; en Grèce, cela s'avère particulièrement difficile puisque, comme nous le verrons par la suite, les structures d'hébergement pour demandeurs d'asile sont pratiquement inexistantes. Avec le nouveau système d'accueil, l'administration se montre cependant un peu plus

2 Eftihia Voutira et Elisavet Kokozila. « La Vie des Demandeurs d'Asile en Grèce. Comparaison entre Migrants Privilégiés et Migrants Défavorisés », *Migrance*, 2008/3, N° 31, p. 58

3 Chiffre extrait du Rapport National de 2013 du Conseil Européen pour les Réfugiés et les Exilés (ECRE).

4 *Ibid.*

flexible. A l'issue d'une demande d'asile, le demandeur se voit octroyer ce que l'on appelle la « carte rose » qui lui confère un état de légalité sur le sol grec (mais des failles existent à ce niveau-là aussi, les délais d'attente pouvant être très longs et le renouvellement – tous les 6 mois, sous l'ancienne procédure et tous les 3 mois, sous la nouvelle – présentant souvent des complications). Un premier entretien est fixé et a lieu en moyenne quatre mois plus tard (sous la nouvelle procédure) au sein du même Service d'Asile.

Si la décision est négative, ce qui est souvent le cas (le pourcentage d'acceptation en première instance se serait élevé à 20,1% au cours de cette dernière année, selon le Ministère de l'Ordre Public et de la Protection de Citoyens), celle-ci peut être contestée devant un Comité d'Appel dans un délai de 30 jours (sous la procédure normale). L'appel en première instance a un effet suspensif et est examiné, en principe, sans inviter la personne à un second entretien. Si cette demande est rejetée, il est possible de faire une demande d'annulation de cette décision auprès de la Cour Administrative d'Appel. Cette demande n'a pas d'effet suspensif automatique. Il faut, au contraire, que le demandeur sollicite une mesure provisoire de suspension de l'ordre d'expulsion. De plus, le demandeur peut faire appel aussi à ce niveau-là pour vice de forme. Finalement, quand le statut de réfugié est octroyé, il n'est valable, en Grèce, que trois ou cinq ans. Le renouvellement de ce statut étant de la compétence du Secrétaire Général à l'Ordre Public – qui n'a pas de qualifications à ce niveau-là - plusieurs rejets non fondés ont été constatés au cours de ces années.

Par ailleurs, le système d'accueil des demandeurs d'asile s'avère très précaire à cause de l'absence d'infrastructures sociales financées par l'Etat. Entre autres, « le cadre juridique actuel ne garantit pas le droit au logement des demandeurs d'asile.⁵ » Il existe uniquement un centre d'accueil national en Grèce (situé à Lavrion) qui est placé sous la tutelle du Ministère de la Santé et de la Solidarité Sociale et qui est géré par la Croix-Rouge. Sinon, il existe neuf autres centres d'accueil dont la gestion est confiée à différentes ONG. Au total, cela correspondrait à une capacité d'accueil de 900 personnes, d'après l'Agence des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR). De plus, l'Etat n'accordant aucune aide financière aux demandeurs d'asile, ceux qui doivent trouver une solution alternative en viennent souvent à louer des appartements à plusieurs – ces appartements surpeuplés imposant des conditions de vie difficiles - alors que d'autres sont contraints de rester à la rue. Une bonne partie de ces personnes en exil se trouvent aussi dans des centres de détention – notamment tous ceux qui sont interceptés près des frontières – où règnent des conditions inhumaines. Cela est d'autant plus contraignant que les personnes détenues se voient souvent refuser le droit de soumettre

5 Eftihia Voutira et Elisavet Kokozila. « La Vie des Demandeurs d'Asile en Grèce. Comparaison entre Migrants Privilégiés et Migrants Défavorisés », *Migrance*, 2008/3, N° 31, p. 54

une demande d'asile, alors que l'accès à l'information, à des interprètes et à des avocats est très limité. En théorie, la loi prévoit que les personnes qui souhaitent demander l'asile ne devraient pas être détenues, mais en pratique cela n'est pas respecté. Même si la police a été supplantée par une autorité civile avec la réforme qui a pris effet depuis 2013, il apparaît donc que cette première reste active aux côtés du nouveau Service d'Asile.

Au niveau du droit à l'emploi, par contre, les demandeurs d'asile étaient, jusqu'à récemment, plus avantagés que dans d'autres pays européens. Depuis 1988, les personnes titulaires d'une carte rose avaient le droit d'obtenir un permis de travail temporaire qui était valable pendant le traitement de leur demande. Depuis la Circulaire du Ministère du Travail et de la Sécurité Sociale, datant de 2012, les demandeurs d'asile n'ont le droit de postuler pour un emploi que si aucune personne ayant la citoyenneté grecque ou ressortissante de l'Union Européenne ou alors ayant le statut de réfugié politique n'a postulé pour l'emploi en question (cela signifie évidemment qu'il leur est désormais pratiquement impossible de travailler). Ces mesures sont associées à la crise économique que traverse la Grèce depuis 2008. En pratique, il semblerait que plusieurs de ces personnes se retrouvent à ramasser des bouts de ferrailles pour les revendre en échange de quelques pièces.

Quant aux prestations de santé, les demandeurs d'asile ont accès depuis 1999 aux services médicaux, pharmaceutiques et hospitaliers. De plus, il existe certaines ONG qui sont actives à ce niveau, comme Médecins du Monde et Praksis, par exemple. Par contre, selon E. Voutira et E. Kokozila, « la santé mentale est la grande absente des dispositions générales en matière de santé, ce type de soin étant en grande partie négligé.⁶ » Il existe cela-dit un centre de jour qui se spécialise dans la santé mentale des immigrés appelé « Babel », tout comme l'association KETHEA-Mosaic qui propose un suivi psychologique aux immigrés. C'est dans ce cadre-là que j'ai pu travailler en tant que bénévole lors de mon séjour à Athènes.

6 *Ibid.*, p. 55

I. Présentation du « terrain »

a. Présentation de KETHEA-Mosaic : Unité Interculturelle du Centre Thérapeutique de Réadaptation en Dépendance (KETHEA)

Au sein de l'organisation KETHEA, l'unité spécialisée KETHEA-Mosaic développe un programme de soutien psycho-social aux populations immigrées et réfugiées.

- KETHEA

Créée en 1983, KETHEA est une organisation auto-gérée de droit privé. Elle se trouve sous l'égide du Ministère de la Santé et de la Solidarité Sociale (Loi 4139/2013). Comptant plus de 100 unités d'intervention, répandues dans 23 villes grecques, KETHEA constitue le plus large réseau grec en matière de réadaptation en dépendance et de réintégration sociale. De plus, l'organisation intervient aussi au niveau des prisons et par un travail de rue. KETHEA intervient essentiellement auprès des personnes qui sont consommatrices de substances psychoactives (mais son activité s'étend aussi à la dépendance aux jeux et à Internet) en proposant un suivi psychologique et un traitement de la toxicomanie, un soutien familial, des services de santé, d'éducation et de formation, un soutien juridique, mais aussi un accompagnement dans la réintégration sociale et le retour au monde du travail. Les 26 programmes thérapeutiques de KETHEA fonctionnent sans drogues et visent à l'abstinence complète et durable de substances psychoactives. Aussi, le but du traitement dispensé par KETHEA est d'identifier et de faire face aux facteurs psycho-sociaux qui contribuent à l'addiction.

Les services proposés sont gratuits. Les programmes d'intervention de KETHEA sont financés par le Ministère de la Santé et de la Solidarité Sociale, par des programmes de financement de l'Union Européenne (notamment par le Fonds Européen pour les Réfugiés (FER) dans le cas de l'unité KETHEA-Mosaic) et par des donateurs privés. Les subventions de l'Etat constituent, à la base, la source de financement principale de l'organisation ; cependant, depuis 2009 celles-ci ont été fortement réduites. L'organisation a donc été contrainte de diminuer ses dépenses et d'intensifier les

efforts de ses unités de production autogérées (imprimerie, menuiserie, ferme, atelier de céramique). Par ailleurs, l'organisation KETHEA a depuis 2001 un statut consultatif auprès du Conseil Economique et Social des Nations Unies (ECOSOC) sur le sujet de la toxicomanie. Aussi, KETHEA est membre de la Fédération Mondiale des Communautés Thérapeutiques (WFTC), de la Fédération Européenne des Communautés Thérapeutiques (EFTC) et du Conseil International sur les Problèmes de l'Alcoolisme et des Toxicomanies (CIPAT), entre autres.

- KETHEA-Mosaic

L'unité spéciale de KETHEA consacrée aux immigrés et aux réfugiés a vu le jour en 2003. KETHEA-Mosaic apporte un soutien psycho-social à un public étranger atteint, ou non, par des problèmes de toxicomanie. Ce programme fonctionne selon une approche interculturelle, qui transparait aussi au niveau de la composition de l'équipe des professionnels et des bénévoles. Logée dans un bâtiment néoclassique au coeur du quartier de Aghios Panteleïmonas (considéré comme le quartier populaire d'Athènes), KETHEA-Mosaic comprend une équipe de 10 professionnels (6 dans le domaine de la thérapie/prévention, 1 dans l'éducation, 1 dans la recherche, 1 dans le domaine administratif/financier et 1 au secrétariat). En moyenne, KETHEA-Mosaic prend en charge 200 personnes annuellement.

L'unité interculturelle de KETHEA intervient donc à deux niveaux. D'abord, il s'agit de soutenir les immigrés et réfugiés qui se trouvent en situation de dépendance. Les services proposés à ces personnes comprennent 1) l'intervention face à des situations de crise (programme de réduction des risques qui comprend des services d'hygiène et alimentaires), 2) la préparation à l'insertion dans des communautés thérapeutiques de KETHEA, 3) un suivi psychologique, 4) un service de conseil pour les proches de la personne en situation de dépendance et 5) la participation à des activités éducatives. De plus, KETHEA-Mosaic fait régulièrement des opérations de « street-work » (travail de rue) et des interventions d'information/sensibilisation dans le Centre de Détention de Petrou Ralli, à Athènes. Le second niveau d'intervention concerne le soutien psycho-social de personnes immigrées ou réfugiées traversant des difficultés autres que la dépendance (problèmes dans les relations inter-familiales, problèmes en lien avec la délinquance, le racisme, l'exclusion sociale ou autre impasse émotionnelle). Dans ce cas, les services proposés comprennent 1) des séances d'accompagnement individuel ou de groupe, 2) des cours de grec et d'anglais, 3) l'organisation d'activités extérieures, 4) l'organisation de divers ateliers de redynamisation (par exemple des ateliers de théâtre), 5) l'accompagnement à la recherche d'un emploi et 6) la mise en réseau avec

d'autres organisations et services de soutien.

C'est avec ce dernier public que j'ai eu l'occasion de travailler en tant que bénévole au sein de l'unité KETHEA-Mosaic.

b. Mon activité dans le cadre de KETHEA-Mosaic

Au départ mon projet consistait à former des groupes de parole interculturels, afin de travailler, entre autres, sur l'ouverture à la différence, mais aussi l'expression et la reconnaissance de l'identité de chacun. Cela-dit, quand je me suis adressée à KETHEA-Mosaic (que j'appellerai dorénavant « Mosaic ») en leur proposant ce projet, on m'a suggéré de travailler plutôt avec un public francophone ; en effet, ma connaissance de la langue française était considérée comme une compétence particulière qu'ils souhaitaient mettre à profit pour mieux accompagner ces personnes dont la maîtrise du grec est très faible. Nous avons donc mis en place un groupe de parole composé de huit personnes, six Congolais (RDC) et deux Togolais, que nous allions mener à deux avec la psychologue de Mosaic, Christina Tzima. Tous les participants étaient de sexe masculin, leur âge variait de 19 à 43 ans, alors que leur arrivée en Grèce datait de 1 à 3 ans et demi. Ils ont fui leurs pays respectifs à cause des conflits politiques et sont venus en Europe pour demander l'asile politique. La majorité d'entre eux sont en attente d'être convoqués pour le second entretien devant la Cour Administrative d'Appel, ayant fait recours suite à un premier rejet de leur demande d'asile.

Nos rencontres de groupe étaient hebdomadaires et duraient en moyenne 2 heures. A l'issue de chaque séance, un compte rendu m'était demandé. Nous avons effectué 12 séances à Mosaic (3 mois) et nous allons reprendre ces rencontres à partir de Septembre. La configuration de cet atelier était assez particulière ; Christina ne parlant pas français, j'ai tenu une double-casquette au sein du groupe, servant d'interprète pour les deux parties, alors que nous animions le groupe de concert. Ainsi y avait-il un passage constant entre ces deux langues, ce qui instaurait une temporalité différente à l'intérieur du groupe. Cela me donnait souvent l'impression que je devais renégocier ma place au sein du groupe. En effet, la psychologue connaissait déjà les participants avant mon arrivée ; aussi, son statut était plus clairement défini vu qu'elle avait un titre que je n'avais pas, celui de psychologue. Pour ces deux raisons, mais aussi parce que ma fonction se voulait double au sein du groupe, il m'arrivait parfois de sentir un repli sur mon rôle d'interprète. Il n'était effectivement pas toujours évident de traduire pour les deux parties et d'intervenir en même temps, d'autant plus quand j'éprouvais des doutes concernant mon rôle au sein du groupe. Heureusement, le retour que

m'a fait Christina m'a permis de réévaluer ma place dans le groupe, puisque selon elle, nos positionnements et nos manières d'être se complétaient bien : elle représentait davantage l'autorité, celle qui va poser un cadre et adopter une attitude plus ferme, or moi, j'étais celle qui apaisait les esprits et mettait les participants en confiance, les aidant ainsi à s'ouvrir progressivement au sein du groupe.

Chaque rencontre partait sur un thème précis qui était présenté au début de la séance. L'idée était que chaque participant ait un temps d'expression, sans que cela suggère que la participation de chacun dans le groupe doive se limiter à son propre récit. Cette confusion était parfois faite par les membres du groupe et nous les invitions alors à être attentifs à la manière dont l'histoire d'un autre participant pouvait résonner en eux, à partager cela au sein du groupe et à entrer en interaction avec les autres participants.

Les sujets proposés (voir la liste en annexe) se voulaient d'explorer les difficultés qui pouvaient naître de leurs parcours migratoires, sans mettre pour autant l'accent sur le processus migratoire en tant que tel, mais plutôt en faisant dialoguer le passé, le présent et le futur, le pays d'origine et le pays d'accueil, dans le recherche d'une réconciliation entre ces différents éléments. Nous avons notamment pu travailler certaines facettes de leurs vies, telles la question de l'amitié et de la famille, qui pouvaient s'avérer problématiques pour eux, autant par rapport aux bouleversements vécus dans un passé proche que par rapport à leur histoire plus lointaine. Effectivement, notre volonté de ne pas nous axer uniquement sur l'expérience de la migration, mis à part le fait que nous souhaitions éviter « d'enfoncer le couteau dans la plaie » en nous concentrant là-dessus – comme il est souvent fait tout au long des procédures qu'ils doivent suivre -, renvoyait aussi au fait que nous ne voulions pas enfermer ces personnes dans la catégorie du « demandeur d'asile » mais plutôt les appréhender comme des personnes à part entière, chacune ayant son histoire particulière. Cela nous a permis de nous rendre compte, par exemple, que leur difficultés relationnelles n'étaient pas uniquement liées à ce qu'ils avaient traversé en émigrant, mais remontaient souvent à bien plus loin. Finalement, une autre caractéristique des sujets que nous avons traités est que nous avons beaucoup fait appel à l'imagination. Il s'agissait de se mettre en situation et d'explorer l'horizon des possibles, de créer des ouvertures à l'intérieur de soi par l'intermédiaire d'une visualisation. Ainsi avons-nous, par exemple, travaillé le sujet suivant : « Imaginez que vous vous réveillez un jour à Athènes et que vous avez devant vous une journée de libre, que tous vos tracas ont disparu ce jour-là et que vous pouvez donner à cette journée le sens que vous souhaitez. Que pourrait-il se passer, dans l'idéal ? ».

En parallèle aux groupes de parole, j'ai aussi pu intervenir en tant qu'interprète bénévole lors de

séances d'accompagnement individuel, dans le cadre de Mosaic. Il s'agissait de rencontres effectuées par Christina Tzima (la psychologue avec qui nous animions le groupe) avec une partie des participants du groupe de parole, et par Christina Koutsouridou, la psychiatre qui suit Lolango, un membre de notre groupe de parole. A ce niveau, mon rôle était donc exclusivement celui de traduire entre le grec et le français. Il s'agissait là d'une activité annexe et moins instituée, puisqu'on m'appelait occasionnellement pour les aider, quand ils manquaient d'interprète. Ces rencontres individuelles ne constituaient pas le coeur de ma pratique bénévole, et je m'y référerai à une moindre mesure. Cela-dit, cela m'a permis de confronter ce qui était dit à l'intérieur du groupe avec ce que les personnes disaient en l'absence des autres membres, m'apportant ainsi certains éclairages supplémentaires, comme je l'expliquerai par la suite.

c. La Méthodologie de Recherche

C'est à partir de cette pratique de terrain qu'est née ma problématique. Plutôt que de partir de questions a priori que j'aurais ensuite confrontées à la réalité du terrain, j'ai effectivement pris le temps de m'imprégner du terrain avant de m'interroger sur ce qui orientait mon regard, ce qui me posait question. Je suis alors partie d'une sensation et d'un constat : 1) la sensation « d'être en suspens », que j'ai commencé à percevoir de plus en plus clairement chez ces personnes, 2) le constat que pratiquement tous les participants du groupe connaissent de grandes difficultés au niveau relationnel. Aussi m'a-t-il semblé que ces deux aspects dialoguaient entre eux et s'alimentaient mutuellement. J'ai donc cherché à comprendre comment cette sensation de suspens se construisait sur un rapport particulier au passé et au pays d'origine, au présent et au pays d'accueil, et au futur qui lui peut renvoyer autant au pays d'origine, au pays d'accueil actuel, qu'à un autre pays de destination. Ensuite, je me suis demandée comment cette négociation difficile à l'intérieur de chacun dialoguait avec l'incapacité de s'investir au niveau relationnel, ce qui pouvait accentuer d'autant plus cette sensation de suspens. Etant donné le cadre particulier qui a fait émerger ces questions, il allait aussi de pair de se demander « qu'est-ce qui est mis en branle dans ces groupes de parole et comment ces aspects problématiques peuvent-ils être travaillés grâce à la relation au groupe ? ».

Ainsi je me suis essentiellement appuyée sur mon expérience bénévole pour explorer ces questions-là dans la pratique. A l'issue de chaque séance, je notais mes observations dans un journal de terrain, où mon but n'était pas encore d'analyser mais de rendre compte de ce qui s'était passé, de la forme la

plus exhaustive possible. Cela-dit, il est évident que dans ma manière de retranscrire ce qui avait eu lieu, une clé de lecture particulière apparaissait déjà et mes notes étaient donc loin d'être neutres ou objectives. En même temps, j'essayais très souvent de reprendre les mots qui avaient été utilisés par les membres du groupe et j'ai remarqué à ce sujet que le fait d'avoir traduit toutes les interactions qui avaient eu lieu pendant notre rencontre m'a beaucoup aidé à me souvenir des formules utilisées. Dans le cadre de ce travail, j'utiliserai des prénoms d'emprunt pour me référer aux huit participants de ce groupe.

En dehors des groupes de parole et des entretiens individuels auxquels j'ai assistés, j'ai fait le choix de ne pas interroger les membres du groupe dans le cadre d'entretiens qui serviraient spécifiquement à ma recherche. Cela tient avant tout à un principe d'éthique, car il m'a semblé important de ne pas oublier l'objectif premier de ces rencontres, à savoir, le fait d'apporter un soutien psychosocial à ces personnes. Ces ateliers ont permis à certaines choses d'émerger à l'intérieur du groupe, les personnes s'étant ouvertes progressivement, à des degrés et à des rythmes différents. Et cela a pu se réaliser dans ce cadre particulier qu'est le groupe, un cadre qui se veut sécurisant et bienveillant. Il m'a semblé important de respecter le point d'arrivée de chaque personne qui était le fruit du travail de groupe, plutôt que de "violer" symboliquement ces limites en allant chercher plus loin – surtout quand le but n'était pas à ce moment-là de leur faire du bien, mais d'obtenir les informations qui aideraient à ma compréhension. Par ailleurs, il m'a semblé intéressant de me baser justement sur ce qui est ressorti de nos rencontres de groupe car cela est parlant en soi. C'est à dire, qu'au-delà du fond, il s'agit aussi d'examiner la forme, et cela renvoie à la pratique groupale même, qui est à interroger. Mon objectif est donc de comprendre certains fonctionnements qui pourraient poser problème à ces personnes, mais aussi de questionner le rapport aux autres dans le groupe et les effets du travail de groupe.

Dans le but de faire avancer ma problématique, j'ai par contre, mené des entretiens avec des professionnels travaillant dans les secteurs du social et de la santé. Ces personnes m'ont amené divers éclairages sur les questions que je me posais, dans le cadre de ces entretiens semi-directifs. J'ai eu l'occasion d'interviewer cinq professionnels, dont une qui n'a pas accepté d'être enregistrée. Il s'agit de Christina Tzima, la psychologue avec qui nous animions le groupe de parole. Sur les quatre autres personnes, il y avait deux psychologues : Ioanna Alexia (psychologue au centre de jour "Babel"- centre spécialisé dans la prise en charge psychologique des immigrés à Athènes) et Nikos Gionakis (psychologue et responsable scientifique du centre de jour "Babel"). Les deux autres personnes avec qui j'ai pu faire un entretien étaient Iliana Mpaltzoi, une travailleuse sociale qui a

beaucoup d'expérience auprès des immigrés francophones et qui travaille dans le cadre de l'ONG Praksis (une ONG très active dans l'accompagnement des immigrés en Grèce) et le chef de service de Mosaic, Dimitris Giannatos, qui est sociologue de formation. La même grille d'entretien a été utilisée pour toutes ces personnes, à l'exception de Christina Tzima avec qui j'ai, en plus, tenu à faire un retour sur notre pratique. Les questions que j'ai posées aux quatre autres participants, visaient à confronter mes hypothèses à leur pratique. Dans la construction de ma grille d'entretien (voir en annexe), j'ai tenté de rester assez ouverte dans mes questions, pour éviter d'orienter les personnes interviewées en partant de mes propres éléments de réponse. Aussi, comme l'entretien se voulait semi-directif, certaines personnes m'ont beaucoup moins suivie que d'autres dans le cheminement que je proposais. Partant donc d'un squelette commun, ces entretiens ont pris des formes assez variées. Cela m'a permis d'amener beaucoup d'éclairages sur les questions que je me posais et je mobiliserai plusieurs de ces éléments dans la partie analytique de ce mémoire (je me référerai à ces personnes par leurs prénoms, pour bien les distinguer des auteurs que je citerai).

d. Présentation du groupe de parole – Premiers éléments de problématisation

« Actuellement, je ne peux pas me faire d'amis ; en Grèce, je n'ai pas la tête tranquille, je dois penser tout le temps aux papiers, à comment m'en sortir... Au pays ma tête était tranquille, il y a eu les conflits politiques qui ont compliqué les choses mais à part ça, il n'y avait pas de problème, ma tête était tranquille... ». Massa a dû laisser derrière lui ses trois enfants et son travail quand il été contraint de quitter le Togo, suite à la trahison de ses trois meilleurs amis. Ces personnes étaient aussi ses collègues, avant que le parti pour lequel ils travaillaient en tant que gardes du corps, ne se sépare en deux, divisant ainsi ces quatre personnes en deux camps opposés. Ses trois amis ayant rejoint le parti qui est finalement monté au pouvoir, ils ont participé à l'arrestation des membres de l'opposition, dont Massa, qu'ils n'ont pas hésité à donner, alors qu'il se cachait pour éviter qu'on ne l'attrape. *« Ils connaissaient tous mes secrets, même ma propre famille ne savait pas où me trouver ! Jamais j'aurais pu imaginer perdre des amis d'enfance comme ça... (...) Aujourd'hui, quand je connais quelqu'un, je vais toujours bien l'examiner d'abord, je vais chercher à avoir des informations sur lui, qui il est ? A présent, je peux uniquement faire des connaissances, pas des amis. »*

Huit personnes étaient présentes ce jour-là et écoutaient le récit de Massa, assises sur des chaises disposées en cercle, dans une grande salle polyvalente où nous nous retrouvions tous les vendredis à 15h, dans les locaux de Mosaic. Joris était absent. Yannick, Lolango, Nzela, Bwana, Nkosi, Wesley, Christina et moi nous étions donc rassemblés autour du sujet de l'amitié, que nous avons souhaité aborder sous la triple dimension du passé, du présent et du futur. Nous en étions alors exactement à mi-chemin de nos séances, qui se sont étalées sur trois mois, et un nouveau membre venait de se joindre à nous. Il s'agissait de Nzela, un homme d'une quarantaine d'années qui venait de la République Démocratique du Congo, comme la majorité des autres participants. Nzela ne connaissait personne dans le groupe, de la même manière que certains des participants ne se connaissaient pas entre eux quand nous avons commencé nos rencontres, six semaines auparavant. C'était le cas de Yannick et Massa, tous deux originaires du Togo, qui fréquentaient l'association depuis quelques mois, sans pour autant être en contact avec d'autres membres du groupe. Aussi il y avait Joris, un jeune Congolais de 19 ans qui était arrivé en Grèce plus récemment que les autres (cela faisait un peu moins d'un an qu'il y était) et pour qui autant l'association que le groupe étaient complètement nouveaux. Au contraire, les quatre autres membres (Wesley, Bwana, Lolango et Nkosi) formaient un noyau plus ancien, ayant déjà participé à un groupe thérapeutique au sein de Mosaic dans le passé (mais qui apparemment s'est vite dissous). Ceux-ci étaient arrivés à Mosaic en été 2013 avec une demande implicite, selon Christina, celle d'y trouver un cadre et de s'insérer dans un programme. Ils ont commencé par venir à Mosaic quotidiennement (aujourd'hui ils ne viennent que trois fois par semaine) en suivant un programme fixe qui comportait des repas, des moments pour se laver et faire leur linge, des cours de grec et des séances d'accompagnement psychologique. Ce besoin d'être encadrés traduisait effectivement une situation de non-ancrage qui caractériserait ces personnes et qui a très vite été ressentie dans le groupe.

- Renouer avec le passé -

S'ils ont du mal à se consolider dans le présent, au contraire dans leurs pays « leur tête était tranquille », selon Massa. Ce témoignage, qui a été rapporté plus haut, rend bien compte de la désorientation intérieure que peuvent ressentir ces personnes et qui fait naître de la nostalgie pour ce passé révolu, où elles avaient la capacité de mieux comprendre le cadre dans lequel elles vivaient et où elles pouvaient mener leurs vies avec un plus grand degré de contrôle et de prévisibilité. Lors de nos rencontres de groupe, il a souvent été question de renouer avec ce passé qui représentait une base stable à leurs yeux, tout en leur donnant l'occasion de s'exprimer sur leur bagage culturel et personnel en terre d'accueil. Quand, lors de notre deuxième rencontre, nous leur avons proposé de

faire appel à un moment dans le passé où ils s'étaient sentis profondément bien, tous, à l'exception d'une personne, se sont revus dans leur pays d'origine. Bwana, par exemple, le membre le plus âgé du groupe (43 ans), s'est souvenu du moment où il rentrait à la maison et où ses enfants, qui l'attendaient avec impatience, se ruaient vers lui en s'écriant « Papa ! Papa ! ». Ils lui demandaient alors ce qu'il leur avait ramené et chaque jour, dit Bwana, « *j'avais un petit quelque chose pour eux* ». L'image du foyer est souvent revenue dans les contributions de Bwana au fil des ateliers comme ce lieu familial et chaleureux où il se sentait être le maître de la situation. Il transparissait dans ses mots une forme de dignité (être celui qui est attendu, celui qui a quelque chose à offrir) et l'absence de ce lieu semblait renvoyer à un vide, à un manque d'accomplissement.

Certaines fois, cette nostalgie pour le passé s'avérait tellement forte qu'il en devenait impossible pour certains de réinvestir le présent. Lors de notre rencontre suivante, nous avons cherché à faire la transition entre le passé et le présent, en proposant au groupe d'imaginer qu'ils se réveillent un jour en Grèce et qu'ils ont devant eux une journée de libre, libre de tous tracasseries et problèmes, à laquelle ils peuvent donner le sens qu'ils souhaitent. L'idée était de leur permettre de s'ouvrir à la possibilité de vivre des événements positifs en Grèce en passant par l'imaginaire. Leur situation de demandeurs d'asile étant ressentie comme une situation qui les rend dépendants, qui les stresse et occupe leur esprit de telle manière qu'ils ne peuvent pas s'apaiser et se tourner vers d'autres choses, nous leur avons proposé d'enlever ce poids avec leur imagination et de se laisser aller dans l'exploration des possibilités qu'ils pourraient concevoir si ces barrières étaient levées. Cela-dit, pour Joris, ce genre de journée était impensable dès lors qu'il n'avait pas réussi à retrouver son petit frère. Depuis son départ, Joris n'avait pas pu reprendre contact avec lui et cela faisait maintenant deux ans qu'il essayait par tous les moyens de le joindre, mais sans succès. Le fait d'être parti seul et de ne pas savoir ce que son frère était devenu, générait certainement en lui un sentiment de culpabilité, mis à part le manque qu'il pouvait ressentir, car c'est ensemble qu'ils s'étaient serrés les coudes pour faire face au décès de leurs deux parents. Or, en laissant son petit frère derrière, Joris a d'une certaine manière renouvelé la perte, il a brisé symboliquement la résistance qu'ils s'étaient créée, à deux, face à l'adversité. Dès lors, il semblait inconcevable pour lui de s'imaginer profiter de quelque forme de liberté dans le présent.

Nous lui avons alors proposé d'imaginer où il souhaiterait emmener son frère, si celui-ci le rejoignait à Athènes pour passer cette journée avec lui. A partir de ce moment-là, cela a pris une toute autre tournure en lui ; Joris s'est soudainement illuminé et il s'est alors laissé aller dans la description de ce qu'il souhaiterait faire aux côtés de son frère au cours d'une journée à Athènes.

Cela-dit, la proposition que nous lui avons faite m'a ensuite posé question. Qu'est-ce que cela implique que de faire appel à ce que l'on a perdu pour redonner du sens au présent ? Joris ne pouvait effectivement pas envisager se poser et profiter de quelque manière que ce soit de ce pays à partir du moment où cette perte à laquelle il n'arrivait pas à remédier le rongait de l'intérieur. En enlevant cette barrière au contraire, il a pu imaginer passer une journée agréable en Grèce, en compagnie de son frère. La question serait donc de savoir si cultiver ce type d'espoir, qui peut être certaines fois utopique, peut permettre de s'alimenter pour aller de l'avant ou s'il s'agit plutôt d'une manière de s'accrocher au passé à défaut d'accepter le présent.

- Visions du futur -

Cela renvoie, par ailleurs, à la perspective du futur et des retrouvailles, qui a aussi pu ressortir dans le groupe de parole. Massa, notamment, souffre beaucoup de la distance qui le sépare de son fils aîné et se languit de pouvoir être à nouveau à ses côtés. Ses troubles du sommeil et certains symptômes psycho-somatiques se sont, d'ailleurs, accentués depuis qu'il a su que celui-ci avait eu un accident en son absence, qu'il avait dû être opéré et que cela lui avait laissé des séquelles au niveau de la démarche. Dans son cas aussi, cela semblait réveiller en lui un sentiment de culpabilité et seul l'espoir de se retrouver à nouveau auprès de son fils pouvait lui permettre de combler l'impuissance qu'il ressentait dans le présent. De plus, au-delà de son fils, Massa considère avoir été comblé à plusieurs niveaux quand il vivait au Togo (il avait un bon travail et pouvait se sentir indépendant, il avait une relation amoureuse qui durait pendant plusieurs années...) et la perspective du retour renvoyait donc pour lui à un besoin plus général de retrouver cet équilibre physique et psychique dont il parlait quand il disait que là-bas sa tête était tranquille. De même, Bwana et Nkosi ont eux aussi exprimé leur volonté de retourner au Congo un jour. Nous pouvions sentir que pour tous les deux ce retour représentait une manière de reprendre le contrôle, comme si actuellement ils étaient en arrêt et marginalisés de leurs propres vies. Pour que cette situation se rétablisse, ils souhaiteraient réacquérir une place dans la société, en cohérence et dans la continuité de ce qu'ils avaient connu dans le passé. Nkosi qui vient d'une famille aisée souhaiterait s'impliquer dans la politique et, étant l'aîné du clan de sa mère, une place lui est réservée depuis longtemps. Quant à Bwana, il nous a dit avoir toujours été indépendant professionnellement et il aimerait se réinvestir dans le monde des affaires. Leurs aspirations les ramenaient tous les deux dans ce qu'ils ont connu, dans ce qu'ils ont perdu et dont ils étaient fiers. Elles venaient contraster avec l'impuissance et l'invisibilité éprouvée dans le présent. Cela-dit, leurs visions du pays d'origine semblaient être assez idéalisées, autant dans les souvenirs qu'ils gardaient du passé, que dans ce qu'ils imaginaient y

retrouver dans le futur (leur réinsertion dans cette société semblait notamment aller de soi). Ainsi Bwana déclarait souvent « *Là-bas, j'avais une bonne vie* », de même que Massa remarquait, dans la citation du début, qu' « *il y a eu les conflits politiques qui ont compliqué les choses mais à part ça, il n'y avait pas de problème, ma tête était tranquille* ». Et c'est donc dans ces aspects positifs du passé qu'ils allaient fréquemment puiser pour s'imaginer une perspective future dans laquelle ils pouvaient trouver *refuge*.

Pour d'autres membres du groupe, ce mouvement rétrospectif et prospectif n'était, par contre, pas possible. Le passé renvoyant à une blessure qu'il était difficile de guérir, il demeurait indicible et c'était plutôt une tendance à l'oubli qui prenait le dessus. Comme il a été évoqué, ce souvenir heureux du passé avait ramené tous les participants au pays d'origine, à l'exception d'une personne ; il s'agit de Lolango, qui nous a fait comprendre implicitement que s'il avait fait appel aux moments positifs de son enfance, cela lui aurait fait revivre la perte qu'il a connue par la suite. A l'issue de cette rencontre, Christina m'a effectivement expliqué que quand Lolango avait une quinzaine d'années, son père avait été tué devant ses yeux, alors qu'au même moment ils ont perdu de vue sa mère, qui a été retrouvée morte par la suite. Ensuite c'était au tour de sa soeur, qui a été violée et puis assassinée en la présence de Lolango... Il s'est alors retrouvé seul et il a dû se prostituer auprès d'hommes plus âgés que lui, en échange de nourriture... Avec une histoire si douloureuse, ce n'était donc pas la perspective du retour qui pouvait l'animer pour le futur. Ainsi Lolango se projetait en Grèce, de même que Wesley, qui était lui aussi orphelin.

Il est intéressant de remarquer que dans leurs visions du futur il semblait se dessiner un autre type d'idéalisation. En effet, quand, lors de notre onzième rencontre, nous leur avons demandé comment ils s'imaginaient cinq ans plus tard, Lolango et Wesley nous ont parlé de la vie qu'ils mèneraient chacun sur une île grecque (Lolango à Rodos et Wesley à Santorini). Dans leurs récits, nous pouvions entendre la liberté que ces endroits leur inspiraient, le caractère presque « vierge » qu'ils y attribuaient, vierge de la police peut-être, du système qui leur rend la vie invivable à Athènes... Ils souhaitaient rester dans ce pays, mais ce n'est pas dans l'endroit précis où ils peinent pour s'en sortir au-jour-le-jour qu'ils pouvaient se représenter un futur meilleur. Il paraît que ces îles, avec toutes les représentations qu'on y attribue fréquemment, fonctionnent comme des échappatoires à l'intérieur d'eux, venant contrebalancer tout ce qui les bloque dans le présent.

Cela n'a pas été évident pour ces personnes de s'exprimer au sein du groupe, de s'ouvrir et d'accorder leur confiance. Plusieurs montraient une forme de désinvestissement quand quelqu'un d'autre parlait, les regards étaient fugaces et les commentaires spontanés s'avéraient rares. Et pourtant, la majorité d'entre eux répondaient présents quand l'heure de notre rencontre arrivait, chaque semaine (en moyenne, il manquait une personne par semaine). On aurait dit que cela traduisait un tiraillement intérieur entre le besoin de pouvoir « être avec » et la difficulté de franchir le pas pour aller vers les autres.

Nous pouvons aussi nous demander ce que cela impliquait que les membres du groupe soient majoritairement issus du même pays (le Congo pour six d'entre eux et le Togo pour les deux autres). Le fait que d'autres participants connaissaient le contexte auquel chacun se référait pouvait signifier pour eux que leurs vécus et leurs actes allaient être immédiatement interprétés. Au contraire, des personnes étrangères se verraient sans doute moins concernées, moins impliquées et cette distance pourrait donc fonctionner comme un filet de protection, donnant droit à l'expression « sans prendre trop de risques » – le risque du jugement, le risque du rejet aussi par sa propre communauté. Car en effet, cela différait de ces groupes de parole où la ligne de démarcation entre le dedans et le dehors est bien marquée, les membres de ce groupe faisant majoritairement partie d'un même réseau social (même s'ils ne se côtoyaient pas toujours en dehors du groupe, leur appartenance à une même communauté les liait indirectement). De fait, nous avons pu constater que cela constituait un des obstacles à la libre expression au sein du groupe, alors qu'étaient mises en exergue – toujours par l'intermédiaire du groupe – certaines caractéristiques qui leur sont propres : la méfiance, l'enfermement sur soi-même, l'isolement, la peur d'être jugé.

L'exemple de Joris atteste bien de cette réticence face à ses « compatriotes ». Lors de la huitième session, il s'agissait de parler de la situation familiale que chacun avait connue. Quand le tour de Joris est arrivé, celui-ci a exprimé d'un « non » presque épidermique l'impossibilité de parler de ce sujet. A l'atelier suivant, alors que ce n'était pas vraiment le sujet de discussion, Joris a voulu revenir sur ce qu'il n'avait pas osé exprimer la fois précédente. Il l'a fait de manière timide, presque imperceptible mais il l'a fait quand même. Ainsi a-t-il évoqué que c'était très dur d'avoir grandi sans ses parents. Et c'est quelques jours plus tard, lors d'une séance d'accompagnement individuel avec Christina, où j'ai servi d'interprète, qu'à notre grande surprise, Joris s'est livré à nous alors qu'aucune question ne lui avait été posée à ce sujet. Selon Christina, cela était clairement le résultat d'une

« pré-élaboration » qui s'était effectuée dans le groupe. Il a donc partagé avec nous ce qu'il n'avait pas pu exprimer lors de notre rencontre de groupe : Joris n'a pas connu son père et il semble que sa mère non-plus n'avait pratiquement pas d'informations sur lui. Ensuite, elle s'est mariée avec un autre homme et ils ont eu un fils, le petit frère de Joris qui a deux ans de moins que lui. Les enfants se retrouvaient la majorité du temps seuls car leur mère et le beau-père de Joris devaient partir en province pour essayer de gagner de l'argent. Quand Joris avait onze ans, ils sont partis en province tous ensemble et, lors de ce voyage, les deux parents ont trouvé la mort, quand la barque sur laquelle ils étaient a coulé. Par la suite, Joris et son frère sont restés avec leur grand-mère et ils ont été contraints de suspendre leur scolarité, car celle-ci n'avait pas l'argent pour la financer.

Joris nous a expliqué par la suite qu'il se sentait incapable de partager cette histoire avec les autres car il en avait honte. « *Je sais comment pensent les Africains...* » disait-il, « *s'ils apprenaient ça, ils diraient que ma maman est une pute et que moi je suis un fils de pute* »... Le fait que Joris n'ait pas connu son père pouvait donc le compromettre aux yeux des autres. Et en même temps, Christina a interprété sa volonté de partager cela dans le cadre de cette rencontre individuelle comme une préparation pour pouvoir s'ouvrir au groupe ; « sa cible, dit-elle, ce n'était pas nous, ce qui l'intéresse au fond c'est les autres ». Deux semaines plus tard, Joris a quitté la Grèce pour la France et ainsi nous n'avons pas eu l'occasion de savoir comment sa participation au groupe aurait évolué s'il était resté.

Un mécanisme de protection semblait ainsi s'activer par rapport aux autres membres, au sein du groupe. Les raisons de cette méfiance pouvaient être diverses et nous tenterons d'en décliner les différentes facettes dans la partie II. Pour Joris, cela renvoyait au sentiment de honte et à la peur du jugement. Aussi, nous avons évoqué le cas de Massa qui s'est senti trahi par ses amis les plus proches et qui a même été contraint de fuir son pays pour avoir fait confiance à ces personnes en leur dévoilant ses secrets. Comment alors oser redonner sa confiance ? Pour d'autres encore, cela semblait remonter à des expériences vécues dans les premiers stades de leurs vies. L'une de ces personnes est Wesley. Son cas est intéressant car, hormis le fait qu'il illustre cette autre source de méfiance face aux autres, il rend aussi compte de la difficulté de s'intégrer au groupe et de l'évolution du groupe au fil des séances.

Wesley est celui qui a eu le plus de mal à devenir une partie intégrante du groupe. Il a gardé pendant longtemps une position arrogante, comme s'il disait par sa posture « je n'ai pas besoin de vous ». Ainsi, il s'est longtemps présenté comme celui qui était ailleurs, « qui s'en fichait » du groupe et qui, de toutes manières, ne savait pas très bien ce que nous faisons là. Presque tout le long de nos séances, Wesley se tenait la tête baissée et il refusait de manière implicite de participer. Lors de notre troisième rencontre, son comportement irrespectueux a suscité une discussion dans le groupe sur notre manière de fonctionner ensemble. Lors de cet atelier, Wesley ne s'était pas gêné pour répondre à son portable, alors que nous venions de lui poser une question et que tout le groupe était en train de l'attendre. Nous avons alors invité les autres à exprimer leur avis et à nous dire comment ils avaient vécu cette situation. Au début, il était difficile pour la majorité d'entre eux d'oser réagir et ils ont préféré garder une posture de neutralité – il semblait que l'arrogance de Wesley pouvait être intimidante pour certains, qui ont donc préféré ne pas se prononcer. Bwana, cela-dit, qui est plus âgé que les autres, ne s'est pas abstenu d'exprimer son désaccord avec ce comportement. Puis, lors de notre prochaine rencontre, une autre personne en est venu à réagir de manière quelque peu forte, étant donné qu'il a choisi de « jouer la carte de la revanche ». Yannick a voulu montrer l'impact que cela pouvait avoir si chacun était complètement fermé au groupe et demeurait silencieux, ce qu'il a mis en application tout le long de la rencontre, pour nous avouer, seulement à la fin, qu'il l'avait fait exprès. Il a alors souligné qu'il avait besoin des autres, de leur présence et de leur écoute, qu'il y avait une réciprocité et un partage à cultiver et que si une personne se maintenait à l'écart cela entravait le bon fonctionnement du groupe. De plus, il a expliqué « *Moi je n'ai pas d'amis et si je viens ici c'est aussi pour me sentir bien entouré, entouré d'amis, même si ça ne dure que deux heures ; Je veux pouvoir venir avec "zéro" et repartir avec "plus"* ». Wesley s'est donc retrouvé devant le fait accompli, allait-il rester et participer ou allait-il quitter le groupe ? Il a fait le choix de rester et nous avons convenu que lors de la prochaine séance c'est lui qui parlerait en premier.

Le thème de notre cinquième rencontre était l'amitié. Wesley ne s'est pas porté volontaire pour s'exprimer à ce sujet et quand nous nous sommes tournés vers lui, il a d'abord montré de fortes résistances. Sa première réaction était de demander « *Mais qu'est-ce qu'on fait ici exactement ?* » et tout le groupe a rebondi sur cette phrase car cela commençait à nous exaspérer... Quand nous lui avons expliqué de manière un peu plus ferme qu'on ne pouvait pas perdre encore tout le temps à faire ce genre de discussion avec lui et que sa présence dans le groupe n'était pas obligatoire, en lui expliquant que « *Aujourd'hui nous parlons de la question de l'amitié, alors veux-tu être ici et*

participer ou non ? Ce n'est pas obligatoire tu sais... », il nous a répondu que « *Oui* » et il a enchaîné avec la question « *Mais c'est quoi l'amitié ?* ». C'est sur cela que nous avons pu rebondir pour entamer une discussion avec lui : « *C'est une très bonne question, qu'est-ce que l'amitié pour toi ?* ».

Wesley a évoqué le fait que cela implique que deux personnes fassent les choses ensemble, qu'elles fonctionnent bien ensemble et très vite, dans un discours assez décousu, il a mentionné qu'il est difficile de forger des amitiés avec toutes ces personnes qui partent régulièrement vers d'autres pays. Nous lui avons ensuite demandé comment il l'avait vécu dans le passé, à quoi il nous a répondu qu'il n'avait pas eu d'amis quand il était jeune. Ayant perdu ses parents très tôt, Wesley a grandi avec sa grand-mère qui ne le laissait pas sortir de la maison. Dans ses paroles nous pouvions entendre l'incompréhension de l'enfant, toujours présent en lui, qui ne demandait qu'à aller jouer avec d'autres enfants de son âge, « *quand j'étais petit je ne comprenais pas, je demandais à sortir* » et en même temps, apparaissait le durcissement qui a suivi par la suite, « *maintenant je sais, depuis que j'ai vu ce qu'il se passe dehors j'ai compris que quatre amis égal quatre problèmes, cinq amis égal cinq problèmes et ainsi de suite...* ». Il évoquait donc une forme de protection qu'il cherchait en se renfermant, sans pour autant l'exprimer clairement. Cependant, il a déclaré très clairement qu'il ne voulait pas avoir d'amis, alors nous avons cherché à savoir quel était, selon lui, le risque en ayant des amis. Wesley a eu du mal à nous répondre mais il a une fois de plus évoqué le risque qu'ils ne partent, comme il est arrivé avec son ami Thomas qui a quitté la Grèce. Nous avons donc appris qu'il avait franchi le pas de se rapprocher d'une personne mais il semblait que cela lui fait peur de s'attacher à quelqu'un pour le perdre ensuite.

A la fin de l'atelier plusieurs personnes ont reconnu que Wesley avait vécu des choses difficiles et que cela expliquait en partie son comportement. Aussi, Yannick, qui l'avait provoqué en imitant sa posture lors de l'atelier précédent, a exprimé sa satisfaction à l'issue de cette rencontre, en disant qu'il était très content que le temps n'ait pas suffi (la discussion avec Wesley ayant duré à peu près 45min) et que pour la première fois ils aient été 8 plutôt que 7 dans l'atelier. Quand nous avons clos la séance, nous avons vu Wesley lever la tête et rire pour la première fois. Ce fut une réelle transformation par rapport aux fois précédentes.

Ainsi, dans ce rapport aux autres qui s'avérait souvent compliqué au sein du groupe, de timides tentatives d'ouverture venaient tempérer le sentiment de méfiance, la peur du jugement et l'enfermement qui caractérisaient ces personnes. Ces sentiments de retenue semblaient traduire aussi leur désinvestissement face au présent puisqu'ils renvoyaient à une difficulté à être « avec »

mais aussi à être « là ». En effet, face au désarroi ressenti dans le présent, nous avons vu qu'il se développait un rapport particulier au passé et au futur. La perte que ces personnes pouvaient ressentir en venait à perturber leur équilibre physique et psychique, ce qui faisait naître en eux le besoin de puiser dans des souvenirs positifs du passé pour combler le vide ressenti dans le présent. Renouer avec le passé intérieurement ou en se projetant dans un retour « réel » au pays d'origine ; les deux perspectives étaient souvent envisagées au sein du groupe. Le retour pouvait alors prendre la forme d'une réparation (exemple de Massa), d'une reprise de contrôle ou d'une manière de retrouver leur place dans la société (exemples de Bwana et Nkosi), tout cela renvoyant indirectement à la détresse ressentie dans le présent.

Dans la partie qui suit, il s'agira d'interroger les différents aspects qui ressortent de ce terrain en essayant d'aller plus loin dans la problématisation. Pour appuyer mes propos, je me référerai à certains des auteurs mentionnés dans l'introduction et aux paroles des professionnels que j'ai pu interviewer. Par ailleurs, il est important de souligner que cette analyse ne constitue qu'une clé de lecture parmi d'autres et que cette interprétation ne prétend donc à aucune forme d'objectivité ou d'exhaustivité.

II. Eléments d'Analyse

a. Vue d'ensemble

Le point de départ de mon questionnement est une sensation, la sensation « d'être en suspens », qui m'a été miroitée tout au long de cette expérience de groupe. Je me souviens notamment de cette séance où nous leur avons proposé d'imaginer ce que donnerait une journée de « liberté » à Athènes ; Yannick, par exemple, a directement été renvoyé ailleurs, cela signifiait pour lui la résolution de tous ses problèmes et il n'était donc plus question d'une journée à Athènes mais de l'esquisse de projets futurs qui l'emmenaient beaucoup plus loin. Lolango lui, était incapable de penser cette journée dans sa continuité et le peu d'éléments qui lui venaient à l'esprit se présentaient de manière décousue (par exemple le fait de mentionner une activité qui ne peut se faire que le soir, alors qu'il venait d'évoquer la première chose qu'il ferait en se réveillant). Il m'a semblé, en effet, que ces personnes rencontrent beaucoup de difficultés à se poser dans l'ici et maintenant. L'ici et

maintenant renvoient à deux dimensions différentes, celle de l'espace et celle du temps, de même que ce non-ancrage, ce suspens semblent renvoyer à une oscillation entre différents points géographiques (pays d'origine, pays d'accueil, pays de destination) et entre différents moments du temps (le passé, le présent et le futur).

Selon Renos Papadopoulos⁷, une des conséquences de l'exposition à des circonstances extrêmes et dévastatrices est la perte de la capacité à reconnaître la complexité des choses et à faire des différenciations. Cette difficulté à voir les choses de manière nuancée transparaît aussi dans le rapport particulier qu'entretiennent ces personnes avec les différentes phases et locus de leurs vies. D'après Ioanna Alexia, psychologue au centre de jour « Babel » (par la suite, je me référerai à cette personne par son prénom), « il est très difficile pour eux de sentir que leur vie est ici, de se familiariser, surtout dans ces circonstances invivables qui règnent en Grèce [...] c'est à dire qu'ils se trouvent exactement au centre d'une nostalgie et d'une idéalisation de leur pays d'origine et d'une idéalisation de leur pays de destination rêvé. » Il semble effectivement que dans ce mouvement oscillatoire que nous avons évoqué plus haut, l'incapacité à s'ancrer dans le présent soit aussi liée à une vision noircie de celui-ci, alors que la bascule se penche vers un passé et un futur idéalisés.

De plus, cette notion de suspens peut aussi renvoyer à la difficulté de retrouver la continuité entre ces différentes phases. Notamment, la transition entre le pays d'origine et le pays d'accueil est loin d'être évidente et, selon Nikos Gionakis, psychologue et responsable scientifique du centre de jour « Babel » (de même, je me référerai à cette personne par son prénom), « à partir du moment où on ne donne pas à l'autre la possibilité de travailler l'expérience post-traumatique et la désorientation qui découle de la migration, la personne reste en effet en suspens, ne pouvant pas trouver de réponses à ses questions ». De même, Dimitris Giannatos (chef de service à l'ONG Mosaic, à qui je me référerai par « Dimitris ») explique que « le défi serait de préserver tout ce qui relève de l'espace intime de la personne, [...], tout en inscrivant là dedans les bouleversements amenés par l'exil ; l'expérience de la migration doit être incluse en tant que partie intégrante dans la vie de la personne afin de retrouver la continuité ». Par ailleurs, il est aussi extrêmement difficile pour ces personnes de savoir ce que le futur leur réserve et cette sensation de suspens tient aussi à ces circonstances particulières qui font qu'elles se sentent bloquées et impuissantes dans le présent et qu'elles se voient donc très limitées pour imaginer un futur qui prendrait racine dans ce présent. Le futur risque donc d'être pensé plus en opposition avec le présent que dans la continuité de celui-ci.

⁷ Spécialiste de la question de la santé mentale des réfugiés, R. Papadopoulos est professeur à l'Université d'Essex, psychologue clinicien à la Tavistock Clinic, psychothérapeute systémique et psychanalyste jungien.

Il semblerait donc important de travailler sur le rapport entre le passé, le présent et le futur, tout en appréhendant chacune de ces phases sous leurs différentes facettes. Nous pouvons supposer qu'en reconstituant les différentes parties du puzzle, en remettant de la complexité et de la polysémie, cela peut aider à apaiser un esprit en suspens qui vacille entre un passé et un futur idéalisés, tout en s'extirpant du présent qui lui est difficile de comprendre et d'investir, et à retrouver ainsi de la continuité, du sens.

Ce non-ancrage peut aussi être adressé sous la lumière particulière du relationnel. De fait, il apparaît que la majorité des personnes avec qui nous avons travaillé ont tendance à être fort renfermées sur elles-mêmes. Quand autant au niveau de la société d'accueil, qu'au niveau des autres personnes immigrées, il est difficile de se sentir en confiance et donc d'entrer en relation, cela doit certainement aggraver cette sensation de suspens. Et inversement, si ces personnes sont inquiètes intérieurement et incapables de s'ancrer dans l'ici et maintenant, cela doit avoir un impact sur leur disposition à établir des liens relationnels. En même temps, dans ce mouvement oscillatoire qui les renvoie ailleurs, nous pouvons nous demander comment la perspective du passé et du futur renvoie justement à des liens intérieurs qui prennent en eux des formes diverses et les affectent dans le présent (des liens dont ils se languissent par exemple, des liens qui les enchaînent car ils vont de pair avec un sentiment de culpabilité, des liens qu'ils ont peur d'établir, car ils pourraient être vite rompus dans le futur...). La relation aux autres est évidemment un des aspects saillants dans tout travail de groupe. La question qui se pose donc est aussi de savoir qu'est-ce qui a été mis en oeuvre à ce niveau-là lors de ces rencontres groupales. Nous pouvons dire qu'un de nos buts était justement d'« accrocher » ces personnes, de les aider à s'ancrer, à s'apaiser, de leur permettre de s'appuyer sur du relationnel pour travailler leur rapport au présent, le sentiment d'isolement, de solitude, de méfiance et d'insécurité, qui sont autant de manifestations d'une désorientation intérieure.

b. La sensation de « suspens » et le rapport aux différents espaces-temps

Dans cette partie nous allons tenter de déconstruire la relation au passé, au présent, au futur et aux lieux qui y sont associés. Ce découpage linéaire vise à faciliter l'analyse ; cependant, il est évident que les représentations de ces différents espaces-temps sont intrinsèquement liées entre elles.

1) *Le Rapport au Passé et au Pays d'Origine*

En « s'accrochant » à leurs pays d'origine et en l'idéalisant, ces personnes resteraient-elles braquées sur le passé, avec une impossibilité de vivre le présent ? La psychologue Ruth M. Lijtmaer se réfère en ce sens à un « splitting process » (un processus de séparation) qui consisterait en une idéalisation rétrospective de l'objet perdu, s'accompagnant d'une dévaluation des éléments nouveaux qui se présentent dans le présent. Aussi, l'idéalisation de la période et de l'espace pré-migratoire peut être autant la cause que le résultat d'une non-acceptation, d'une insatisfaction ou d'un mal-être dans le présent.

Renos Papadopoulos (spécialiste en matière de santé mentale des réfugiés) explique cette adhérence au passé comme la réponse à une perte qui serait commune à tous les réfugiés, la perte de « l'espace intime » ou du foyer, dans le sens large du terme. Cette perte provoque, selon lui, une perturbation des éléments intangibles de notre identité et il en résulte un trouble de ce qu'il appelle « psychological settledness⁸ ». Il naît alors une « désorientation nostalgique » ce qui implique une tendance à se languir du passé pour restaurer l'espace intime qui a été perdu. Etymologiquement, le mot « nostalgie » est issu des mots grecs νόστος (« retour ») et ἄλγος (« souffrance »), signifiant donc une douleur qui est associée au désir du retour. Il semble que cette adhérence au passé viendrait donc combler un vide et il s'agit selon Dimitris, chef de service de Mosaic, « d'un vide qu'on retrouve toujours chez les personnes qui migrent. Et de ce fait, elles ont donc beaucoup de mal à se poser ici ».

Selon Papadopoulos, « cette atteinte à "l'équilibre psycho-écologique" provoque un mélange de conséquences qui sont difficiles à identifier clairement. Cela comporte la sensation d'un vide inexplicable, l'impression d'être hors de la réalité, une insatisfaction, une imprévisibilité, un manque de familiarité, un manque de confiance, une anxiété pénétrante, une désorientation.⁹ » Face à cette sensation de désorientation ou de suspens, plutôt que de chercher une accroche dans le présent, la tendance serait donc d'aller chercher cette accroche dans le passé et Papadopoulos explique que cela

8 Selon Papadopoulos, cette « stabilité psycho-écologique » serait le produit d'une correspondance unique entre les éléments « tangibles » de l'identité et les éléments « intangibles », qui sont ceux qui viendraient à être perturbés quand une personne perd son « espace intime ». Les éléments intangibles de l'identité renverraient 1) aux apports sensitifs (toutes ces caractéristiques de l'environnement auxquelles nous nous sentons liés de manière intime et que nous avons été habitués à considérer comme étant une partie intégrante de notre foyer/espace intime – souvent de manière inconsciente) 2) à la sensation d'appartenance (à un foyer, à une famille, à une communauté, à un corps, à un pays...) et 3) aux manières familières d'entrer en relation avec les autres et de communiquer.

9 Renos K Papadopoulos. et Orso MUNEGHINA. « Enhancing Vulnerable Asylum Seekers Protection » (Rapport Transnational 2009-2010), Centre for Trauma, Asylum and Refugees, p. 15

entraînerait un effet cyclique : cet état nostalgique provoquerait une désorientation plus aigüe dans le présent et cette désorientation accentuerait à son tour le mécanisme nostalgique. Il semble que cette adhérence au passé s'accroît aussi par le caractère insaisissable de cette désorientation. Effectivement, toujours selon Papadopoulos, « ce qui rend les choses compliquées, c'est qu'il est difficile de mettre le doigt sur la source exacte et la nature précise de cette perte, à cause de son caractère complexe, polymorphe et multidimensionnel. L'incapacité de saisir cette perte provoque d'autant plus d'inconfort et aggrave la désorientation ressentie, alors qu'elle réveille et accentue encore plus cette recherche nostalgique d'une sensation de "stabilité psycho-écologique".¹⁰ » Cela rejoint encore une fois ce que pointe Nikos (psychologue) quand il dit qu'il est essentiel de travailler l'expérience post-migratoire car autrement « la personne reste en effet en suspens, ne pouvant pas trouver de réponses à ses questions et elle demeure méfiante ».

En même temps, un rapport nostalgique au passé présuppose l'existence de souvenirs positifs, comme le remarque Nikos (« La nostalgie est quelque chose de bon en tout cas, cela implique que la personne ait des expériences positives. Certains ne se sentent pas du tout nostalgiques, au contraire, ils ne veulent plus rien savoir de leur pays ») et dès lors, cela peut aussi être vu comme une arme plutôt qu'une faiblesse. En effet, selon C. Sedikides et al., « La nostalgie permet d'accroître la perception d'un soutien social, tout en contrebalançant les effets de la solitude.¹¹ » Aussi, ils remarquent que « Une autre fonction clé de la nostalgie est qu'elle peut contribuer à instaurer de la continuité entre les états d'être passés et présents.¹² » Nous pouvons donc supposer qu'il est important de cultiver les liens au passé et l'identité socio-culturelle pré-existante, afin d'éviter la perte de repères et la fragilisation psychologique. C'est dans ce sens que Dimitris (sociologue et chef de service à Mosaic) explique que s'il faut remplir ce vide avec quelque chose, si l'on peut répondre à cette désorientation nostalgique d'une certaine manière, c'est « en travaillant la question de la "patrie" (mot qui s'entend différemment en grec, sa connotation étant moins forte) non pas d'un point de vue nationaliste, mais plutôt anthropologique ou ontologique même, comme ce qui constitue la personne, qui la structure et lui donne une continuité. Car l'immigré connaît un sentiment de perte profond, de perte de la patrie au sens large [...]. On l'aide donc à renouer avec cela et à pouvoir inscrire là-dedans tous les changements qu'amène la migration ». Tous les professionnels qui ont été questionnés à ce sujet étaient d'accord pour dire qu'il est effectivement très important de cultiver ces aspects-là de l'identité afin de préserver l'intégrité de la personne.

¹⁰ *Ibid.*, p. 14

¹¹ Constantine Sedikides et al. « Nostalgia. Past, Present and Future », *Association for Psychological Science*, 2008, Vol. 17, N° 5, p. 306

¹² *Ibid.*

Ce rapport au passé et au pays d'origine est donc à double tranchant. Il s'agirait autant de cette base à partir de laquelle on pourrait rebondir (dans l'idée de remplir le vide ressenti, de retrouver son intégrité, d'avoir un bagage solide pour aller de l'avant) que de cette base de laquelle il est difficile de se détacher (en se languissant du passé, en restant braqués sur une vision idéalisée de celui-ci et en ne pouvant pas trouver de sens au présent). Ce dilemme est souvent apparu dans la pratique de groupe. D'une part, nous avons cherché à les faire renouer avec leur passé en les invitant à exprimer ce qu'ils portent en eux, leurs expériences, leurs souvenirs, leurs visions du monde, leurs cultures. D'autre part, nous avons essayé « d'accrocher » ces personnes pour les ramener dans l'ici et maintenant, notamment à travers la dimension relationnelle, mais aussi en les incitant à s'imaginer de nouvelles perspectives en Grèce. Comment faire dialoguer ces deux approches ? Comment se nourrir du passé sans rompre avec le présent et inversement ? Dimitris parle dans notre entretien d'une nécessaire synthèse dans le travail avec les immigrés. De même, dans leur article « Accompagnement psychologique et psychothérapie interculturelle auprès de réfugiés politiques », V. Giotsidi et A. Stalikas affirment que « La synthèse entre le passé et le présent et entre les deux cultures – au moins- qui sont mises en jeu, permet l'adaptation progressive de la personne à son nouvel environnement.¹³ » Effectivement, si cette accroche au passé n'est pas appréhendée de manière rigide mais laisse du jeu et de la place pour d'autres éléments qui apparaissent par la suite, alors sans doute est-il sain de faire vivre le passé ainsi, dès lors que la notion de continuité est préservée et que cela n'implique pas une cassure entre le passé et le présent. Cela-dit, dans la pratique les choses ne sont pas toujours aussi évidentes.

La possibilité de faire le lien entre le passé et le présent implique aussi de pouvoir reconnaître et inclure cette phase douloureuse de transition. Cela renvoie à un passé plus proche – celui des bouleversements vécus dans le pays d'origine et de l'exil qui en découle – et cette phase peut ne pas avoir été digérée et intégrée dans l'histoire de la personne, d'où la difficulté de penser les choses dans leur continuité et dans leur complexité. Quand le départ est brusque et involontaire, avec l'impossibilité de faire ses adieux, alors qu'on arrive de manière assez irréfléchie dans un pays que l'on n'a pas toujours choisi et dans lequel on ne compte pas rester (voir partie suivante), il semble évident qu'il soit difficile d'atterrir et de « se poser ». Dans ce sens, l'adhérence au passé peut prendre aussi un autre visage : il s'agit d'une partie non-résolue qui risque de poursuivre la personne et qui s'accompagne souvent aussi d'une culpabilité. Cela renvoie au poids de ce que les réfugiés ont laissé derrière eux, à tout ce qui doit continuer d'exister malgré leur absence, à l'incapacité de

13 Vassiliki Giotsidi et Anastasios Stalikas. « Accompagnement Psychologique et Psychothérapie Interculturelle auprès de Réfugiés Politiques : Besoins Psychosociaux et Différences Culturelles », *Journal de la Société Grecque de Psychologie*, 2004, Vol. 11, N° 1, p. 41

soutenir et de protéger les êtres chers, éventuellement à la culpabilité de s'être sauvés. Selon V. Giotsidi et A. Stalikas « Nous retrouvons souvent chez les réfugiés ce qu'on appelle "le syndrome du survivant". D'une part, ces personnes se sentent soulagées d'être libres et en sécurité et, de l'autre, elles se sentent "coupables" d'avoir abandonné leur pays et leurs proches alors que eux se sont sauvés. Cette dichotomie intérieure et le sentiment intense de culpabilité conduisent plusieurs fois au désespoir, à l'inertie et à la passivité ou encore alimentent un sentiment de colère envers le pays d'accueil.¹⁴ » Le psychologue Nikos explique aussi : « La question est de savoir quels sont les facteurs qui font que certaines personnes restent plus braquées sur le passé alors que d'autres réussissent à aller de l'avant. Plusieurs personnes, à cause de leur implication politique, ont vu des membres de leur famille se faire tuer devant leurs yeux, d'autres ont dû fuir soudainement et ont complètement perdu la trace de leurs proches... A quoi renvoie donc cette adhérence au passé ? Renvoie-t-elle à une obligation ? Ils se sentent souvent coupables, ils considèrent avoir une dette, le poids est grand... ». Sous cette optique-là, nous pourrions dire que cela « enlève, presque, la légitimité d'être au présent » pour ces personnes.

De plus, les événements traumatiques peuvent-ils remonter à plus loin. Au-delà des bouleversements qui ont mené à l'exil, certains membres du groupe ont aussi connu des zones d'ombre dans leur histoire plus précoce (telle la perte de personnes proches, l'obligation de se prostituer en échange de nourriture...). Ces expériences s'avèrent souvent indicibles mais le poids de ces blessures est exprimé de manière implicite. Pour ne pas tomber dans les extrêmes de l'idéalisation ou du noircissement total de ces périodes de la vie, le défi serait donc d'en reconnaître les différentes facettes et de les réintégrer dans leur histoire afin de redonner au passé sa juste place.

2) Le Rapport au Présent et au Pays d'Accueil

Comme nous l'avons déjà évoqué, il semble que s'il est difficile pour ces personnes de s'ancrer dans le présent, c'est en grande partie dû à cette oscillation entre un passé et un futur idéalisés où ils trouvent refuge, de l'espoir, du sens, et qui les empêche ainsi d'atterrir dans l'ici et maintenant. Et en même temps, s'ils trouvent refuge ailleurs c'est aussi parce que le présent s'avère problématique pour eux. Nous avons déjà évoqué cette sensation de vide et de manque de repères qui accompagne la perte de l'espace intime de tout réfugié, tout comme la difficulté d'être parti sans avoir pu faire ses adieux, sans qu'il y ait eu un temps de transition. Au-delà de cette sensation de rupture, nous allons voir qu'il y a aussi des circonstances particulières dans le pays d'accueil qui peuvent contribuer à

¹⁴ *Ibid.*, p.38

une difficulté à investir le présent.

Spécialement en Grèce, les immigrés doivent faire face à des circonstances considérablement défavorables et ce, au niveau du système d'accueil et des institutions qui sont très loin de leur faciliter la tâche, mais aussi au niveau du regard porté sur eux au sein de la société, au niveau de la langue, qui est un grand obstacle à la communication et au vivre ensemble. Ces personnes sont contraintes de vivre sous un régime de la peur qui est véhiculé par la police, avec des contrôles répétitifs, des rétentions qui peuvent durer jusqu'à 18 mois et des opérations de « nettoyage » dans les rues d'Athènes que l'on appelle "les opérations balai". Pour ne pas parler de la montée de l'extrême droite qui a commis plusieurs actes violents contre les populations étrangères au cours de ces dernières années. Selon Nikos, les immigrés ont affaire à une situation qui « plutôt que de leur proposer un endroit où se poser fait le contraire, montre à ces personnes qu'elles sont indésirables, les stigmatise, les contrôle... ». Aussi, Daniel Irago écrit à ce sujet : « Nous avons l'impression que les conditions difficiles et imprévisibles dans lesquelles se déroule leur existence sur notre territoire sont propices à favoriser un éprouvé de répétition. Quelque chose peut se rejouer d'un environnement qui conditionne une expérience d'effacement par le monde où le sujet peut se sentir non appartenir au monde.¹⁵ » Cette notion de non-appartenance au monde fait écho à l'idée du suspens dont il est question ici et cela nous renvoie aussi à tout ce qui peut être véhiculé au niveau des représentations de ces personnes.

En effet, à côté de cette réalité néfaste, il y a aussi l'image que se font les demandeurs d'asile de cette société. Des à priori négatifs mènent plusieurs d'entre eux à faire des généralisations que Nikos considère fort compréhensibles car, dit-il, « de la même manière que nous disons "les réfugiés", eux, de leur côté, disent "les grecs" et ils nous voient comme si on était la police. Leur méfiance envers nous est très grande ». Quand les membres du groupe de parole parlent de la manière dont ils sont reçus en Grèce, ils expriment des sentiments de colère et de déception. La sensation de rejet est intense et ils évoquent des exemples comme « *la première fois que j'ai voulu aller prendre un café, on m'a refusé l'entrée* » (Nkosi) ou « *j'ai été surpris et déçu d'être accueilli comme ça, de voir des gens dans le bus se lever quand je m'assieds* » (Lolango). Aussi, cette incompréhension les mène certaines fois à tenir des propos très négatifs comme « *je les déteste les grecs* » (Massa). La conséquence directe est que la majorité d'entre eux se ferment d'avance à toute perspective d'échange et de partage avec la population locale. Cette caractéristique est aussi relevée par X. Chrysochoou (professeur de Psychologie Sociale et Politique) qui écrit que « Quand les

15 Daniel Irago. « Le Demandeur d'Asile aux Prises avec le Dehors et le Dedans », *Cliniques*, 2011/2, N° 2, p.148

immigrés prennent le rejet comme un fait immuable, cela peut les empêcher de rechercher l'interaction avec les autres et de se considérer comme étant une partie intégrante de la société.¹⁶ » Aussi, les psychologues Garald, Hume & Majid amènent encore un autre éclairage sur cette question car elles remarquent que « la condition même de réfugié réveille la peur de l'exclusion et la sensation d'être un marginal, ce qui peut être renforcé par des expériences réelles d'hostilité et de rejet au sein de la société d'accueil¹⁷ » et « quand des préoccupations intérieures (telles le sentiment d'abandon, la cruauté, la négligence, l'exclusion, le sentiment d'être indésirable) coïncident avec les circonstances extérieures, comme c'est souvent le cas pour les réfugiés, il peut être difficile de distinguer ce qui est réel de ce qui est imaginé.¹⁸ » Tout cela participe donc d'une réticence à investir le présent, notamment à travers la création de liens (l'aspect relationnel constituant un élément clé de ce travail, nous y reviendrons par la suite, dans la partie c.) .

Ces deux paramètres combinés – la dimension réelle et la dimension idéale – participent d'une volonté de quitter la Grèce et ce pays est donc perçu comme un pays de passage ou de transit. En même temps, il faut noter que cette volonté est souvent pré-existante à leur arrivée en Grèce, ce qui peut tout autant contribuer au détachement qu'ils manifestent souvent par rapport à ce pays. Iliana Mpaltzoi, qui est travailleuse sociale à l'ONG Praksis (par la suite, je me référerai à cette personne par son prénom) affirme que quasiment tous les immigrants francophones nouvellement arrivés déclarent vouloir continuer leurs parcours migratoire vers un pays francophone. Cela-dit, même si elle est pré-existante, la volonté de quitter ce pays est certainement exacerbée par ce à quoi les immigrants doivent faire face quand ils arrivent en Grèce, mais aussi par « la perception irréaliste du "phénomène des réfugiés" comme phénomène temporaire¹⁹ » qui est véhiculée à l'intérieur même de la société grecque (cette représentation en tant que pays de transit qui a été évoquée dans l'introduction).

Cela s'oppose à une autre réalité, qui est la difficulté de quitter ce pays et la sensation qui en découle d'être "bloqués" en Grèce. Cette difficulté touche en particulier les demandeurs d'asile qui, suivant le règlement de Dublin, sont obligés de s'adresser au premier pays qu'ils ont franchi en entrant en Europe pour demander l'asile (quoique des exceptions soient désormais faites pour le cas de la Grèce). Par ailleurs, l'option de se diriger vers un autre pays de manière irrégulière, notamment vers les pays francophones du nord de l'Europe (qui sont généralement les pays cibles) consisterait à

16 Xenia Chrysochoou. *Une Réalité Multiculturelle. Approches Socio-Psychologiques de la Diversité Culturelle*. (Athènes), Editions Pedio, 2011, p. 94

17 Caroline Garland et al. « Remaking Connections : Refugees and the Development of "Emotional Capital" in Therapy Groups » in Renos K. Papadopoulos (dir.) *No Place Like Home*. (Londres), Karnac, Taviston Clinic Series, p. 88

18 *Ibid.*

19 Eftihia Voutira et Elisavet Kokozila. « La Vie des Demandeurs d'Asile en Grèce. Comparaison entre Migrants Privilégiés et Migrants Défavorisés », *Migrance*, 2008/3, N° 31, p. 51

traverser plusieurs frontières terrestres, ce qui est difficilement envisageable. Le fait d'être donc confinés en Grèce provoque une forte tension intérieure, étant donné que cela entre en conflit avec la perspective que la Grèce n'est qu'un pays de passage. Que peut-il en résulter ? Un sentiment d'impuissance, de colère, de non-acceptation, tout cela renvoyant à une forme de non-ancrage.

3) *Le Rapport au Futur – Autre pays de destination ? Retour au pays d'origine ? Rester en Grèce ?*

Cela est vrai pour tous les demandeurs d'asile et peut-être encore plus pour ceux qui ont affaire aux institutions grecques, le futur se présente pour ces personnes comme quelque chose d'éminemment incertain et imprévisible, sur lequel ils n'ont qu'une faible emprise. Comment, dans ces circonstances, adopter une vision pragmatique – dans le sens que l'on peut se projeter vers quelque chose qui trouve ses fondements dans le présent - pour aller de l'avant ? Selon Daniel Irago, « Dans un contexte de vie paradoxal, fait à la fois d'espoir et de désespoir, de droit et de non-droit, ils sont suspendus à l'attente, à l'impossibilité de travailler, aux convocations par l'administration, aux recours, aux rejets, aux avis d'expulsions, à la possibilité de devenir clandestins, la précarité. Le désespoir n'est alors pas seulement lié à un passé traumatique mais aussi à cette impossibilité de se projeter dans l'avenir, à la suspension de tout projet : une forme d'existence à la limite de l'aliénation.²⁰ » Par conséquent, il semblerait que les échappatoires qui apparaissent en réponse à cette situation incertaine soient des visions idéalisées du futur, qui plutôt que prendre racine dans le présent se construisent en rupture avec celui-ci.

Pour la majorité, il s'agirait donc de se diriger vers un autre pays qui, dans leurs représentations des choses, leur permettrait de sortir de la situation d'impuissance dans laquelle ils se trouvent actuellement. Les demandeurs d'asile francophones espèrent généralement aller en France ou dans un autre pays francophone où ils considèrent qu'ils ne seraient pas montrés du doigt, où il n'y aurait pas la barrière de la langue et où le système d'accueil des étrangers est plus développé qu'en Grèce. Nkosi affirme à ce sujet « *Les Français connaissent les Africains* ». Dans l'accompagnement psychologique de ces personnes cela peut entraîner une situation délicate quand, d'une part, il s'agit de les aider à s'investir davantage dans le présent en envisageant de nouvelles perspectives en Grèce et que, de l'autre, nous nous voyons confrontés à une réalité que nous ne pouvons pas nier puisque, sur plusieurs aspects, les circonstances risqueraient d'être plus favorables pour eux dans le nord de

20 Daniel Irago. « Le Demandeur d'Asile aux Prises avec le Dehors et le Dedans », *Cliniques*, 2011/2, N° 2, p. 145

l'Europe. Quoiqu'il soit évident que la sur-idéalisation de ces pays ne prend pas en compte toutes les failles des systèmes nord-européens au niveau de l'accueil des immigrés (je pense notamment aux contextes français et belge que j'ai eu l'occasion de côtoyer). Ce que constate Iliana dans sa pratique de travailleuse sociale c'est que « malgré le fait que d'autres immigrés, qui ont réussi à quitter la Grèce, leur disent que les circonstances ne sont pas si idéales dans le nord de l'Europe, eux ils ne se découragent pas ». Et pourtant, comme nous l'avons déjà évoqué, il n'est pas simple en pratique de quitter la Grèce vers un autre pays du Nord de l'Europe ; cela peut donc constituer un leurre, ou du moins, une manière de perpétuer l'attente que de vivre avec cet espoir-là. Dans ce compromis difficile, il s'agirait sans doute d'aider ces personnes à ne pas se désinvestir complètement du présent, à relativiser leur vision des autres pays européens et à rechercher une forme de continuité entre le présent et le futur.

Aussi, avec le temps qui passe, plusieurs finissent par se faire une raison et admettre qu'ils risquent de rester en Grèce plus longtemps que prévu. Il semblerait que cette option atteste d'un degré d'ancrage supérieur dans ce pays d'accueil. Pourtant, cela cache encore une forme d'idéalisation du futur et d'assombrissement du présent puisque cette perspective ne prend sens pour eux qu'à partir du moment où leur statut changera. C'est aussi ce que remarque Nikos, car, dit-il « En général on idéalise, "si je suis reconnu réfugié, tous mes problèmes vont être résolus, si je trouve du travail...etc. ». Cela nous renvoie donc une fois de plus à cette sensation d'impuissance dans le moment présent et à l'idéalisation d'une condition future « qui viendra résoudre tous les problèmes ». Et encore une fois, il faut dire que le fait de se voir bloqués et impuissants dans le présent, ne peut pas leur être reproché, puisque les demandeurs d'asile sont effectivement en attente, et donc en suspens, aussi malgré eux.

Comme il a été évoqué au début de cette deuxième partie, nous avons été confrontées à cela quand nous avons proposé aux participants du groupe de s'imaginer une journée différente à Athènes et qu'en partant de la manière dont nous avons introduit le sujet, Yannick a directement pensé à l'obtention de ses papiers qui amènerait la résolution de tous ses problèmes et au futur favorable qui l'attendrait. En même temps, cette séance nous a mises face à une situation problématique qui rejoint aussi la situation délicate évoquée plus haut par rapport au fait de vouloir quitter la Grèce pour la France. Il a alors été question de savoir jongler entre une réalité qu'il faut admettre et l'invitation à envisager les choses différemment en Grèce... Voici un extrait de notes de terrain qui rend compte de cette situation problématique :

Rencontre n° 3

Lors de cette rencontre, nous avons cherché à faire la transition entre le passé – qui avait été fort mobilisé dans l'atelier précédent - et le présent, en repartant de ce voyage collectif que nous avons tracé et dont le point d'arrivée était la Grèce. Nous avons introduit le sujet comme suit :

« La semaine passée, il s'est dessiné un parcours grâce aux différentes images que vous avez partagées avec nous et ce parcours nous a ramenés en Grèce. Aujourd'hui, on voudrait se concentrer un peu sur ce point d'arrivée et vous demander d'imaginer que vous vous réveillez un beau jour, vous êtes à Athènes et que vous avez devant vous une journée de libre, mais pas "libre" dans le sens de "vide", "libre" dans le sens de la "liberté" ; Tous vos tracés ont disparu ce jour-là et vous pouvez donner à cette journée le sens que vous souhaitez. Que pourrait-il se passer, dans l'idéal ? ».

L'idée était de les inviter à explorer de nouvelles perspectives en Grèce. Aussi, à la suite de la contribution de Yannick, nous avons mis l'accent sur le fait que ce n'est pas la résolution de tous leurs problèmes qui amènerait cet état mais plutôt une disposition psychologique, "un vent qui serait venu balayer tout cela dans leur tête, le temps d'une journée". Le but était de leur montrer que l'amélioration de leur expérience ne dépendait pas uniquement de l'acquisition des papiers tant espérés, mais aussi de leur propre disposition à envisager les choses différemment.²¹»

Et en même temps, le thème de cet atelier nous a confrontés à une réalité qu'il est difficile d'ignorer ; ce n'est pas uniquement qu'il se sentent bloqués, c'est aussi qu'il le sont dans les faits. Tout ce qu'ils souhaiteraient faire n'est effectivement pas possible dans ces conditions-là...

Ce qui m'a aussi posé question c'est que l'énoncé même de cet exercice invitait quelque part à une forme d'idéalisation. Il présentait un état absolu, une journée idéale où tous les problèmes se seraient évaporés « comme par miracle » ; Est-ce que l'échappatoire proposée suivrait la logique d'idéalisation déjà utilisée par les membres du groupe quand ils se représentent le futur et le passé ?

21 Garland et al. évoquent à ce sujet que « Dans le groupe thérapeutique, la tâche est principalement émotionnelle et psychologique. Dans le monde extérieur au groupe, il se peut qu'elle soit essentiellement pratique, mais le degré auquel le fonctionnement extérieur va être possible ou réussi va dépendre du fonctionnement émotionnel et psychologique de l'individu. » dans Caroline Garland et al. « Remaking Connections: Refugees and the Development of "Emotional Capital" in Therapy Groups » in Renos K. Papadopoulos (dir.) *No Place Like Home*. (Londres), Karnac, Taviston Clinic Series, p. 76

Finalement, une autre perspective pour le futur serait le retour au pays d'origine. Selon Iliana (travailleuse sociale), il s'agit d'une option qui est rarement envisagée par les immigrés francophones d'Afrique Sub-Saharienne. Cela-dit, même si cette solution n'est pas choisie en pratique (aussi parce que très souvent, les circonstances font que cela est impossible, surtout quand nous parlons de réfugiés politiques), elle est pourtant souvent imaginée et espérée par plusieurs personnes à moyen ou long terme. Ce retour correspondrait à retrouver un terrain connu où l'on sent qu'on a une emprise plus grande sur le monde. Il s'agirait aussi de rejoindre sa famille, son cercle social, de se réunifier – notamment de l'intérieur. Car selon Laacher Smaïn, « L'absence de foyer signifie dans ce cas une absence de lieu.²² » et « Le foyer est le centre du monde d'où provient toute chose, non parce que c'est un lieu où l'on habite mais parce que c'est un lieu où l'on peut revenir et un lieu où l'on peut se réfugier (au sens du refuge et non de la protection juridique)²³. » En effet, le pays d'origine est aussi souvent perçu comme l'aboutissement ultime, l'endroit où l'on peut « reposer en paix ». Cet aspect-là est ressorti lors du groupe de parole, certains membres ayant mis l'accent sur leur besoin profond de retourner passer la fin de leurs jours dans leur pays. Ainsi Nkosi affirmait-il : « *Il ne faut pas mourir ici* » et le malaise que ces personnes pouvaient connaître en Europe fut alors exprimé de manière assez forte : « *Si un Grec venait en Afrique, il serait très surpris de l'ampleur des cérémonies funéraires, tout le village se rassemble et ça peut durer jusqu'à deux semaines (...) or quand j'ai vu comment ça se passait ici, j'ai eu l'impression que la personne n'était pas très importante ou qu'elle n'avait pas de famille* » (Nkosi), « *C'est comme s'il n'y avait pas beaucoup d'amour* » (Massa). Comme l'explique Renos Papadopoulos (psychologue, psychothérapeute et psychanalyste) au sujet du pays d'origine et de l'espace intime, « cela implique deux directions diamétralement opposées, à savoir le point d'origine et le point d'aboutissement, le début et la fin, le berceau et la tombe ». Nous pouvons dès lors nous demander si lors de leur séjour en Europe, ces personnes se sentent condamnées à une perpétuelle errance, avant de pouvoir retrouver leur espace intime, l'endroit où, comme dit Massa, « leur tête peut être tranquille ».

c. L'aspect relationnel comme clé d'analyse de ce non-ancrage

Aussi, je souhaiterais questionner ce rapport particulier entre « l'ici et l'ailleurs », sous la perspective du lien relationnel. Selon Dimitris, le chef de service de l'ONG Mosaic, « ce qui caractérise le plus ce public c'est leur fermeture aux autres ». De plus, il semblerait que cet

22 Smaïn Laacher. « Réfugiés sans Refuge » *Pouvoirs*, 2013/1, N° 144, p. 133

23 *Ibid.*

enfermement, cette réticence concerne autant la population grecque que la population immigrée, avec la sensation qui va de pair de ne pouvoir se reposer sur personne.

La relation à la population grecque s'avère assez problématique, déjà parce qu'il s'agit d'une population qui est peu ouverte aux étrangers, certaines personnes pouvant donc se montrer xénophobes si ce n'est racistes. Plusieurs chercheurs, comme A. Triantafyllidou et M. Marouf, mettent l'accent sur le fait que la Grèce manque de familiarisation à ce niveau-là, n'ayant pas une longue tradition en tant que pays d'accueil des étrangers (cela-dit, il est évident que la question du regard porté sur les étrangers est beaucoup plus complexe que cela). Plusieurs des participants du groupe de parole témoignent d'évènements où des grecs leur auraient manqué de respect, comme nous l'avons déjà évoqué. Et, selon Ioanna (psychologue), « la relation avec des Grecs est conçue comme tellement improbable qu'ils se ferment complètement à cette perspective ». Il semble que cela traduise, entre autres, un mécanisme de protection face à une peur qu'ils éprouvent, la peur du rejet et de la stigmatisation. Cela a été clairement exprimé par l'un des membres du groupe, qui nous a expliqué qu'il finit par se renfermer car « *quand tu essaies une, deux, trois fois et qu'à chaque fois tu es rejeté, tu finis par ne plus réessayer; tu as peur; tu restes dans ta communauté* » (Nkosi).

A côté de cela, il y a aussi les rapports établis avec des personnes grecques au sein d'un système de soutien. Certains disent, d'ailleurs, qu'ils s'agit d'une forme particulière de contact interculturel que l'on ne retrouve pratiquement pas ailleurs. Ainsi, que ce soit dans des ONG comme Mosaic, Praksis ou encore Babel, où j'ai eu l'occasion de mener des entretiens et d'intervenir en tant que bénévole, les personnes immigrées entrent en contact de manière régulière avec certains travailleurs de référence. Selon Ioanna, qui est psychologue à Babel, « ces services leur donnent l'occasion d'interagir avec des Grecs et il s'agit de quelque chose dont ils ont beaucoup besoin, au-delà du soutien psychologique ». Aussi, explique-t-elle que très souvent, ses patients vont manifester leur envie d'établir des liens amicaux, en plus du rapport professionnel qui les lie, et ce, en déclarant « je n'ai pas d'amis, je n'ai pas confiance en d'autres personnes, avec toi je me sens à l'aise » (I. Alexia). Il semblerait donc que ces espaces sécurisants que sont les services de soutien permettent à ces personnes d'envisager la relation avec des Grecs. Mais la question est de savoir à quel point ce rapport particulier peut être transposé en dehors de ces organisations et s'il ne se crée pas aussi une relation de dépendance par rapport à ce cadre sécurisant.

D'autre part, il y a la relation que ces personnes entretiennent entre elles, où la méfiance règne tout autant, mais d'une manière différente. Alors qu'ils font partie d'un réseau social (constitué principalement de personnes de même origine) où l'on ne peut pas dire que l'entraide soit absente, il

est très difficile pour eux de se laisser aller dans une relation de confiance et ils disent ne pouvoir réellement compter sur personne. Selon Nikos (psychologue), pour les réfugiés politiques, il peut y avoir une logique de conflit et de divisions internes qu'ils traînaient depuis le passé et qui se perpétuerait dans le présent. Ces personnes se retrouveraient donc en constante insécurité et auraient tendance à vouloir se préserver en érigeant des murs entre eux et les autres. De plus, cet isolement dans le pays d'accueil pourrait consister en la reproduction de l'ostracisation qu'ils ont vécue en quittant leur pays. Nikos explique en effet que « les difficultés relationnelles sont très étroitement liées à l'exil. Car l'exil résulte de divisions dans le pays d'origine que l'on ne peut gérer autrement qu'en s'ostracisant. N'est-ce pas normal donc que cela se reproduise par la suite et que l'une des caractéristiques principales de ces personnes soit la méfiance ? ». Aussi, mis à part les conflits qui renverraient au passé, il semble que cette suspicion tiendrait également au statut même de l'immigré et aux stéréotypes qui y sont associés. Yannick, l'un des participants du groupe, m'a effectivement confié, lors d'une discussion hors-cadre, qu'il a peur de trop se mélanger avec d'autres immigrants. Selon lui, cela peut représenter un risque, il aurait peur de se voir pris dans des actions illégales, d'avoir affaire à la police. Et il préfère donc s'isoler pour se protéger. Finalement, un autre élément qui semble jouer un rôle dans la retenue qu'ils peuvent montrer lors de leurs interactions avec des personnes de même origine est la peur du jugement et le sentiment de la honte. De fait, ce qui a souvent été évoqué par rapport au groupe de parole, c'est la difficulté de s'exprimer par crainte d'être ensuite brimé ou critiqué en dehors du groupe. Comme nous l'avons vu, Joris nous a par exemple expliqué lors d'une séance individuelle qu'il n'avait pas pu partager son histoire familiale car si l'on apprenait qu'il n'avait pas connu son père, on penserait de sa mère qu'elle était une prostituée, mais aussi qu'il avait peur qu'on se moque de lui par rapport à son niveau de français, car les autres risqueraient de penser qu'il est peu éduqué – en rajoutant, « *je sais comment pensent les Africains* ». Tout cela rendrait donc compte d'une forme de non-investissement dans les relations qui s'établissent dans le pays d'accueil.

Selon Garland et al., si plusieurs exilés rencontrent une difficulté à entrer en relation avec d'autres personnes, « cela peut être lié au fait qu'ils sont psychologiquement affaiblis et qu'ils ne disposent pas des ressources intérieures nécessaires pour créer les liens émotionnels qui permettraient de développer leur capital social. Cette atteinte psychologique peut autant être le résultat de leur histoire de développement précoce que des circonstances qui ont provoqué leur exil. Le plus souvent c'est les deux à la fois²⁴. » En effet, nous avons pu explorer, au sein du groupe de parole, ce

24 Caroline Garland et al. « Remaking Connections : Refugees and the Development of "Emotional Capital" in Therapy Groups » in Renos K. Papadopoulos (dir.) *No Place Like Home*. (Londres), Karnac, Tavistock Clinic Series, p. 81

qu'il en était des logiques relationnelles établies dans un passé plus lointain. Il semblerait, que pour plusieurs des participants du groupe, la base relationnelle sur laquelle ils se sont construits dans leur jeunesse n'ait pas été suffisamment solide. Nous avons cité, par exemple, le cas de Wesley qui n'avait pas le droit de sortir de chez lui quand il était enfant. Lolango, quant à lui, a dû faire face au décès de son meilleur ami quand il avait 13 ans, qui, pour avoir été chassé de chez lui, a été contraint de travailler dans un dépôt de charbon, où il a été atteint de tuberculose. Il paraît que des blessures précoces à ce niveau-là, auraient amené ces personnes à se forger une « carapace » protectrice et qu'une déception généralisée face aux liens relationnels se serait installée en eux.

Il s'agit donc de personnes qui se sentaient déjà fort isolées à la base. Peut-être est-il d'ailleurs parlant que ce soit ces personnes-là qui aient franchi le pas en quittant leur pays pour venir en Europe. Nikos explique à ce sujet que les situations sont toujours complexes et qu'il y a plus d'une raison principale qui ont poussé quelqu'un au départ, « je pense par exemple à un homme qui a été victime de torture mais qui, comme on a su par la suite, connaissait déjà à la base des divisions et des tensions très fortes au sein de sa famille ; il est donc possible que les conflits politiques aient représenté la goutte qui a fait déborder le vase... » (N. Gionakis). Par rapport aux difficultés qu'ils manifestent, il s'agirait donc de ne pas tout renvoyer à cette catégorie figée du réfugié politique mais d'appréhender ces personnes en prenant en considération l'entièreté de leur histoire.

En même temps, il est aussi nécessaire de prendre en compte les séquelles particulières créées au niveau relationnel par l'expérience de la migration. Nzela, par exemple, l'un des membres du groupe de Mosaic, porte une très grande culpabilité par rapport à ce qui est arrivé à sa femme à la suite de son départ. Il était marié avec trois enfants et pendant son absence, sa femme a accouché d'un quatrième enfant qui fut le résultat d'un viol commis par un policier qui était à la recherche de Nzela. Depuis, Nzela n'a plus de contact avec sa femme et ses enfants qui ont pris la fuite. Il continue à communiquer avec la famille de sa femme qui ne lui donne que très peu d'informations et le tient coupable de ce qui s'est passé. Nzela espère pouvoir revoir ses enfants ; quant à sa femme, il sait qu'il l'a perdue... Comment alors se libérer du poids de cette culpabilité ? Ces liens renvoyant au passé peuvent effectivement enchaîner la personne, tout en donnant peut-être à son départ un caractère néfaste, cela affectant certainement sa capacité à aller de l'avant et sa disposition relationnelle dans le présent. A la lumière de ce type d'évènements, Il paraît donc considérablement difficile de se reconnaître soi-même, de s'accepter et d'être reconnu et accepté par les autres. Cela équivaldrait à faire le deuil de ce qui s'est passé et à revenir dans l'ici et maintenant par l'intermédiaire de cette reconnaissance relationnelle qui donne le droit d'exister dans le présent, sans honte.

Par ailleurs, les liens qui sont difficiles de lâcher, peuvent aussi tenir à des expériences positives. Cela renvoie à ce rapport nostalgique au passé qui alimente l'imaginaire de chacun. Il existe effectivement ces figures qui continuent à avoir une place primordiale à l'intérieur de la personne et sans lesquelles, « on sent qu'il manque un bout de nous » (Nkosi). Comme il a été évoqué lors de l'ouverture de ce mémoire, Nkosi rencontre de grandes difficultés pour continuer son chemin loin de son meilleur ami avec qui « ils avaient tout partagé » et notamment leurs projets pour le futur. Cela lui paraît désormais impossible de retrouver quelqu'un en qui il puisse avoir pleinement confiance et « *tout seul, ça n'a pas de sens* », dit-il.

Cela est certainement d'autant plus complexe pour ces personnes qui, comme Nkosi, n'ont pas eu l'occasion de faire leurs adieux aux êtres chers, ce qui est effectivement le cas pour la majorité des exilés. Il manque alors ce temps de transition qui permet aux deux parties de réaliser ce qui est en train de se passer et cette séparation peut être vécue comme un déchirement. Est-ce que le fait de se tourner vers d'autres gens en pays d'accueil serait alors perçu comme une manière de délaisser ces personnes qui gardent une place primordiale dans leurs vies ? Cette notion d'abandon existe déjà de manière sous-jacente dans leur départ physique vers l'Europe. Au contraire, plusieurs d'entre eux auraient tendance à maintenir un rapport nostalgique au passé et à vivre avec l'espoir du retour et de la réunification.

Quelle place peut donc être laissée afin de créer de nouveaux liens relationnels dans le présent, quand en plus, les circonstances n'y sont pas spécialement favorables et que la prédisposition relationnelle de ces personnes est faible ? Il semblerait que la mise en place de liens relationnels viendrait aussi buter sur la peur d'une nouvelle séparation. Selon eux, il est risqué de se rapprocher des autres immigrés – car spontanément, ce n'est qu'avec ces personnes qu'ils semblent pouvoir envisager des liens amicaux – parce que la probabilité qu'ils quittent la Grèce pour continuer leur parcours migratoire est trop élevée. Cela signifierait que ces personnes n'osent pas se réinvestir dans une relation par peur d'avoir à se détacher une nouvelle fois, comme l'illustrent M. Voulgaridou (conseillère familiale) et V. Tomaras (psychiatre et neurologue) dans la citation suivante : « Certaines fois, le refus de s'intégrer dans la vie sociale vise à protéger la personne d'encore une expérience douloureuse d'extirpation et de nouvelle adaptation.²⁵ » Ils tombent alors dans un schéma assez individualiste où chacun regarde son propre parcours et où, en plus, entrent en jeu des rapports de compétition. Selon Lolango, il est difficile de communiquer avec les autres immigrés qui les entourent et de se sentir soudés car la majorité d'entre eux n'ont qu'une envie, celle de partir

25 Maria Voulgaridou et Vlassis Tomaras. « Familles Réfugiées et Santé Mentale. L'expérience grecque », *Cahiers de Psychiatrie*, 2001, N° 74, p. 17

ailleurs et donc ne font aucun effort et ne regardent que leur propre intérêt.

Nous constatons donc une difficulté particulière à « être avec » et pour « être avec », il faut aussi accepter d' « être là ». Au niveau social, il semble que ces personnes se retrouvent donc seules et en suspens, dans l'incapacité de se reposer sur qui que ce soit en terre d'accueil ; ni sur ceux qui vivent des expériences similaires aux leurs – à ce sujet, Lolango affirme « ça ne m'aide pas d'avoir des connaissances, parce qu'ils sont aussi des immigrés, ils sont dans la même situation que moi et donc ils ne peuvent pas m'aider » - ni sur les Grecs. Et en même temps, certains se sentent démunis au niveau des relations qui leur restent dans leurs pays alors que d'autres se raccrochent justement à celles-ci pour s'alimenter au niveau relationnel. En se focalisant sur l'aspect relationnel, l'idée serait que la création de liens dans le présent aiderait à s'ancrer davantage dans l'ici et maintenant tout en permettant de travailler la question de la méfiance et de la confiance, de la solitude et de l'isolement, de la honte et de la culpabilité mais aussi de travailler la perte et la peur de la perte.

d. Retour sur le travail relationnel au sein du groupe de parole

Selon Garland et al., « Le travail fourni pour devenir une partie intégrante d'un groupe thérapeutique reflète, à une échelle micro ce à quoi doivent faire face les individus disloqués au sein d'une macro-culture.²⁶ » Dans la manière dont s'est construite la relation au groupe, nous pouvons repérer différents rôles symboliques dans ce que représentaient les participants les uns pour les autres. Les membres du groupe qui étaient issus du même pays pouvaient faire référence à ce passé révolu qu'ils faisaient alors revivre collectivement (en effet, nous pouvons supposer que s'ils se raccrochaient au passé, c'était aussi à travers la présence de ces autres qui en témoignaient) ; mais en même temps, tous les participants du groupe représentaient aussi la transition entre l'Afrique et l'Europe, ce sont ces personnes qui sont aujourd'hui amenées à reconstruire quelque chose dans le présent, à aller de l'avant. Et ce sont aussi souvent ceux qui vont pointer le chemin du futur, notamment en se dirigeant de manière successive vers le Nord de l'Europe. Les effets de miroir étaient donc significatifs, d'autant plus que la majorité des participants étaient de même nationalité. Par ailleurs, la configuration du groupe mettait aussi en scène le rapport de ces personnes avec le pays d'accueil, par la présence des deux accompagnatrices. Selon Christina, les travailleurs sociaux en viennent souvent à recevoir la colère que les immigrés peuvent éprouver face à ce pays qui les a

²⁶ Caroline Garland et al. « Remaking Connections : Refugees and the Development of "Emotional Capital" in Therapy Groups » in Renos K. Papadopoulos (dir.) *No Place Like Home*. (Londres), Karnac, Tavistock Clinic Series, p. 72

mal accueillis. Cela-dit, dans notre groupe, elle considère que ma présence aurait tamisé cette friction car je symboliserais un intermédiaire plus neutre, étant venue d'ailleurs et n'étant, moi non plus, pas complètement rattachée au sol grec. De plus, la possibilité de passer par une langue qui leur est plus familière – le français –, aurait fonctionné comme un pont entre le Congo et le Togo, d'une part, et la Grèce, de l'autre.

Durant ces séances, nous avons tenté d'amener les membres du groupe à s'ouvrir petit à petit, en osant parler de leurs expériences et de leurs sentiments. Cela s'est effectivement avéré assez difficile ; comme nous avons pu le voir, les obstacles à l'expression et au partage sont multiples pour ces personnes et, au-delà des éléments que nous avons déjà explorés, il faut aussi remarquer qu'il s'agissait d'un groupe d'hommes qui se retrouvait face à deux femmes et que, de par leur culture, ces hommes n'étaient pas habitués à exprimer leurs sentiments ouvertement. Dans la pratique, il a aussi fallu s'adapter pour éviter qu'ils ne se braquent ; quand, par exemple, Christina demandait « est-ce que cela t'as fâché ? » et qu'au début je traduisais sa phrase telle quelle, la réponse était invariablement « non, non ! Je ne suis pas fâché ! », or j'ai pu noter que dès que j'ai commencé à utiliser une formule plus légère comme la notion d'énervement, il a été davantage possible d'avoir accès à leur ressenti. De plus, le fait d'occulter leurs sentiments et de montrer un visage assez dur face à certaines situations, semblait fonctionner certaines fois comme un mécanisme de protection. Lors de notre dernière rencontre, par exemple, nous avons appris que l'un des membres du groupe (Yannick) venait de quitter le pays ce jour même pour aller en France. La première réaction des autres membres fut de dire que cela ne leur faisait absolument rien, qu'ils étaient habitués à ce type de départs. La froideur dans leurs visages était presque déroutante. Et quand plus tard nous avons reçu un coup de fil de Yannick qui venait d'arriver en France et qui a demandé à parler avec chacun de nous, leurs visages se sont transformés quand ils ont, chacun à leur tour, pris le portable en main. Selon Christina, « même s'ils sont très figés dans l'expression de leurs sentiments, ils perçoivent très bien les sentiments qui sont en jeu lors d'une interaction et sont très réceptifs à cela ».

D'après Lolango, ce qui l'a justement beaucoup aidé à ne pas s'effondrer psychologiquement, c'est de commencer à s'ouvrir aux autres et à exprimer ses sentiments. Aussi il semblerait que le fait de commencer à partager des vécus personnels au sein d'un groupe, même si ces personnes n'étaient pas encore prêtes à créer des liens qui vont beaucoup plus loin que cela, aurait déjà eu des effets positifs. Selon Garland et al., « L'expérience d'exprimer certaines choses à voix haute au sein d'un groupe thérapeutique, d'échanger des regards de temps en temps, traduirait les débuts timides d'une

mise en relation (connectedness).²⁷ » Trois mois de rencontres groupales représentent une durée assez limitée, mais nous avons déjà pu constater un début de progression au sein du groupe. Quand nous étions à mi-chemin et que nous avons traité le sujet de l'amitié, nous en sommes venus à parler des attentes que chacun peut avoir par rapport à ses amis et qui iraient de pair avec la déception et la désillusion éprouvées par plusieurs membres du groupe. Nous en avons alors profité pour les confronter aux rapports qu'ils entretiennent au sein du groupe, plutôt que de penser l'amitié de manière abstraite. Il fut alors intéressant de remarquer dans leurs réactions comme une prise de conscience groupale et il transparaissait une forme de gêne par rapport au fait d'être ensemble et de ne pas l'être réellement. Puis à la douzième séance, nous avons fait un retour en arrière pour questionner ce que ces rencontres avaient pu amener à chacun. Il en est ressorti que cela les avait liés d'une certaine manière car, selon Bwana « *Avant, nous allions juste dire un bonjour si on se croisait, maintenant ils sont devenus mes frères, je sais des choses sur eux et ils savent des choses sur moi... Si quelqu'un nous voyait ensemble il penserait que nous nous connaissions depuis l'Afrique !* ». Par ailleurs, quand la psychiatre de Lolango, pour qui j'ai servi d'interprète, lui demanda s'il avait des amis, sa réponse fut « *Les seuls amis que j'ai sont les autres du groupe de Mosaic* ». Et en même temps, le fait de faire un réel pas vers l'autre paraissait toujours inenvisageable pour eux. Il reste à savoir si, à long terme, cette perspective peut effectivement aider ces personnes à trouver un point d'ancrage dans le présent et à y redonner du sens. Selon Garland et al., « le capital émotionnel fait allusion à ces ressources intérieures qui déterminent la capacité d'un individu à entrer en relation et à créer des liens avec d'autres êtres humains, et donc, finalement à sa capacité de contribuer à, et de profiter du capital social généré par un groupe particulier²⁸ » or « la capacité ou non du réfugié à affronter les adversités auxquelles il doit faire face dans le pays d'accueil peut dépendre de la présence ou de l'absence d'un "capital social" potentiel.²⁹ »

27 Caroline Garland et al. « Remaking Connections : Refugees and the Development of "Emotional Capital" in Therapy Groups » in Renos K. Papadopoulos (dir.) *No Place Like Home*. (Londres), Karnac, Tavistock Clinic Series, p. 85

28 *Ibid.*, p. 77

29 *Ibid.*

Conclusion

Il n'est pas toujours évident d'évaluer ce qui a été construit, déconstruit ou reconstruit lors de cette expérience de groupe. Comme nous l'avons vu dans cette dernière partie, il semblerait que face à cette difficulté d'investissement relationnel, apparaissaient les prémisses d'une tentative « d'être avec », de s'ouvrir, de partager et donc de se faire confiance... Si Massa déclarait, d'une part, « *Actuellement, je ne peux pas me faire d'amis ; en Grèce, je n'ai pas la tête tranquille* », Yannick répondait, de l'autre, « *Moi je n'ai pas d'amis et si je viens ici c'est aussi pour me sentir bien entouré, entouré d'amis, même si ça ne dure que deux heures ; Je veux pouvoir venir avec "zéro" et repartir avec "plus"* ».

Au cours de ce travail de réflexion, il a été question de mieux cerner cette sensation de « suspens » qui se manifestait au sein du groupe. Deux clés d'analyse ont été mobilisées à cet effet : le rapport à l'espace-temps et la posture de ces personnes face aux liens relationnels. Ainsi avons-nous interrogé successivement ces différents volets, à savoir le rapport au passé et au pays d'origine, le rapport au présent et au pays d'accueil, le rapport au futur et à l'endroit qui y est associé et finalement, le rapport à « l'autre », qui apparaissait déjà en filigrane dans l'analyse des points précédents. En effet, l'exploration des différents liens relationnels nous renvoyait : au rapport à l'autre qui se trouve ici, dans le présent (aux Grecs ou aux autres personnes immigrées ; à l'intérieur ou à l'extérieur du groupe), au rapport à l'autre qui est resté là-bas et qui relève du passé (pouvant réveiller des sentiments nostalgiques ou alors des sentiments de culpabilité, un poids, une dette, des blessures toujours ouvertes...), au rapport à l'autre que l'on espère retrouver là-bas, dans le futur ; mais aussi au rapport à l'autre que l'on a peur de perdre dans le futur, car il risque de continuer son parcours migratoire ailleurs. Tous ces liens émotionnels qui se situent ailleurs ont nécessairement un impact sur la manière dont est vécue la relation dans l'ici et maintenant. Cette oscillation intérieure semblerait donc participer de la difficulté à s'ancrer dans le présent et à s'investir dans la relation à l'autre. Et en même temps, nous avons vu que les circonstances dans lesquelles évoluent les demandeurs d'asile, en particulier dans le contexte grec, les contraignent tout autant à vivre « en suspens ». Il s'avère alors très difficile pour ces personnes de combler ce « vide » intérieur et de retrouver la continuité entre le passé, le présent et le futur.

La question qui en découle est : Comment, dans cette conjoncture particulière, se donner la possibilité d'être « ici » et d'être « avec » ? Le dispositif groupal que nous avons mis en place avec

ces huit hommes aurait-il un rôle à jouer à cet égard ? D'une part, il s'agirait d'aider ces personnes à mieux faire dialoguer le passé, le présent et le futur en essayant notamment de réintroduire de la nuance là où il peut y avoir des visions en « noir et blanc ». D'autre part, l'idée serait de travailler sur les sentiments d'insécurité, de méfiance, d'isolement, de honte, en les invitant à s'appuyer sur du relationnel de manière à réinvestir le présent par cette reconnaissance mutuelle, dans le sens de « renaître avec » (re-co-naissance).

Cependant, afin de mieux répondre à la question initiale, il me semble qu'avant tout, il faudrait juste continuer à essayer de comprendre ces personnes ; Car cette réflexion est le fruit de trois mois d'expérience de groupe, trois mois où j'ai été plongée dedans et où différentes questions ont pu surgir de ces premiers tâtonnements. Ce travail de mémoire fut l'occasion de donner une forme à ces questions, de les faire dialoguer entre elles. En effet, il m'a paru très bénéfique de pouvoir faire une pause, de prendre du recul par rapport au terrain et de m'essayer à une forme d'analyse. Comme c'est souvent le cas lorsque l'on s'adonne à un travail d'élaboration écrite, cela m'a permis de faire des liens que je n'aurais pas faits autrement. Mais désormais, il s'agira de confronter ces hypothèses sur le terrain sans se reposer sur un modèle de compréhension qui est certainement lacunaire. C'est donc ce que j'entends quand j'écris qu'avant tout, « il me semble qu'il faudrait juste continuer à essayer de les comprendre », en permettant à ce questionnement d'évoluer, de se transformer, de se reconfigurer ; mais aussi en laissant ces personnes nous montrer ce qui est le mieux pour elles. Plutôt que de donner des réponses, il s'agirait plutôt d'essayer de poser les bonnes questions. Nous pourrions dire que ces questions restent quelque part « en suspens » et que dans la recherche de réponses, il importerait donc de leur trouver des « points d'ancrage » dans la réalité du groupe.

Personnellement, je sens que cette expérience m'a beaucoup enrichie. Ce fut assez inespéré puisque mon idée initiale était de mettre en place des ateliers à caractère interculturel dans des Centres d'Accueil pour Demandeurs d'Asile en France. En outre, il faut noter que les apports interdisciplinaires du DIU « Santé, Société, Migration » et, notamment, tout ce qui concerne la dimension psychologique dans le travail avec les immigrés, m'ont incitée à me réorienter dans mes projets. Ainsi j'ai pu envisager le travail de groupe sous un angle différent en m'engageant aux côtés de la psychologue Christina Tzima et cette expérience s'est avérée très parlante pour moi. Il en ressort donc une volonté d'aller plus loin, en continuant cette activité bénévole avec deux groupes de parole, dans le cadre des ONG Mosaic (le groupe dont il a été question ici) et Praksis (une des ONG les plus actives en Grèce dans ce domaine), mais aussi en recherchant de nouveaux outils – par l'intermédiaire d'une formation - pour me familiariser davantage avec l'approche thérapeutique.

Bibliographie

- AGIER, Michel. « Identifications dans l'Exil : Les réfugiés du Camp de Maheba (Zambie) », *Autrepart*, 2003/2 n° 26, p. 73-89.
- BAGAVOS, Christos et PAPADOPOULOU, Despina (dir.). *Immigration et Insertion des Immigrés dans la Société Grecque*. (Athènes), Gutenberg – Georges & Kostas Dardanos, 2006, 460 p.
- BAROU, Jacques. « Demandeurs d'Asile et Réfugiés ; Entre désir d'oubli et reconquête mémorielle du pays », *Ethnologie française*, 2013/1, Vol. 43, p. 11-18.
- BEZEVEGKIS, Hélias G. (dir.). *Les Immigrés en Grèce : Acculturation et Adaptation Psychosociale*. (Athènes), Editions IMEPO, 2008, 115 p.
- BHUGRA, Dinesh et BHUI, Kamaldeep. « Cross-Cultural Psychiatric Assessment », *Advances in Psychiatric Treatment*, 1997, Vol. 3, p. 103-110.
- CHRYSOCHOOU, Xenia. *Une Réalité Multiculturelle. Approches Socio-Psychologiques de la Diversité Culturelle*. (Athènes), Editions Pedio, 2011, 416 p.
- European Council on Refugees and Exiles (ECRE), Greek Council for Refugees (GCR). *Asylum Information Database (AIDA)* (Rapport National), ECRE, 2013, 66 p.
- GARLAND, Caroline, HUME, Francesca et MAJID, Sarah. « Remaking Connections : Refugees and the Development of "Emotional Capital" in Therapy Groups » in PAPADOPOULOS, Renos K. (dir.) *No Place Like Home*. (Londres), Karnac, Taviston Clinic Series, 323 p.
- GIOTSIDI, Vassiliki et STALIKAS, Anastasios. « Accompagnement Psychologique et Psychothérapie Interculturelle auprès de Réfugiés Politiques : Besoins Psychosociaux et Différences Culturelles », *Journal de la Société Grecque de Psychologie*, 2004, Vol. 11, N° 1, p. 34-52.
- IRAGO, Daniel. « Le Demandeur d'Asile aux Prises avec le Dehors et le Dedans », *Cliniques*, 2011/2, N° 2, p. 138-162.
- KAVOUNIDI, Jenny, KARYDIS, Vassilis, NIKOLAKOPOULOU-STEFANATOU, Iro et STYLIANOUDI, M.-G. Lili (dir.). *L'Immigration en Grèce : Expériences, Politiques et Perspectives*. (Athènes), Editions IMEPO (Institut de la Politique d'Immigration), 2008, 218 p.

KORDOUTIS, Panagiotis S. et PAVLOPOULOS, Vassilis G. (dir.). *Champs de Recherche en Psychologie Sociale : Culture, Migration, Organismes, Santé-Prévention, Relations Interpersonnelles*. (Athènes), Atrapos, 2006, 397 p.

LAACHER, Smaïn. « Réfugiés sans Refuge » *Pouvoirs*, 2013/1, N° 144, p. 125-136.

LECOURT, Édith. *Introduction à l'Analyse de Groupe ; Rencontre Psychanalytique de l'Individu et du Social*. (Paris), ERES, 2008, 352 p.

LIJTMAER, Ruth M. « Splitting and Nostalgia in Recent Immigrants : Psychodynamic Considerations », *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 2001, Vol 29, N° 3, p. 427-438.

MOÏSIDIS, Antonis et PAPAPOPOULOU, Despina (dir.). *L'Intégration Sociale des Immigrés en Grèce : Travail, Education, Identités*. (Athènes), Editions Kritiki, 2011, 269 p.

PAPAPOPOULOS, Renos K. et MUNEGHINA, Orso. « Enhancing Vulnerable Asylum Seekers Protection » (Rapport Transnational 2009-2010), Centre for Trauma, Asylum and Refugees.

PAPAPOPOULOS, Renos K. « Refugees, home and trauma » in *No Place Like Home*. (Londres), Karnac, Taviston Clinic Series, 323 p.

PUMARIEGA, Andrés J., ROTHE, Eugenio et PUMARIEGA, Joanna B. « Mental Health of Immigrants and Refugees », *Community Mental Health Journal*, 2005, Vol. 41, N° 5, p. 581-597.

SEDIKIDES, Constantine, WILDSCHUT, Tim, ARNDT, Jamie et ROUTLEDGE, Clay. « Nostalgia. Past, Present and Future », *Association for Psychological Science*, 2008, Vol. 17, N° 5, p. 304-307

SMITH, Peter B. et BOND, Michael Harris. *Social Psychology Across Cultures*. (Boston), Allyn & Bacon, 1999, 546 p.

SYRRI, Despina. « Migration Policies and Practices in Greece : Room(s) for Activism ? », *ACME : An International E-Journal for Critical Geographies*, 2012, Vol. 11, N° 2, p. 202-214

VACHERET, Claudine, GAILLARD, Georges, GRANGE-SEGERAL, Evelyne, JOUBERT, Christiane et RAVIT Magali. « Le Temps du Groupe et la Transformation de l'Affect », *Cliniques méditerranéennes*, 2009/2, N° 80, p. 339-352.

VOLKAN, Vamik D. « Nostalgia as a Linking Phenomenon », *Journal of Applied Psychanalytic Studies*, 1999, Vol. 1, N° 2, p. 169-179.

VOULGARIDOU, Maria et TOMARAS, Vlassis. « Familles Réfugiées et Santé Mentale ; L'expérience grecque », *Cahiers de Psychiatrie*, 2001, N° 74, p. 9-25.

VOUTIRA, Eftihia et KOKOZILA, Elisavet. « La Vie des Demandeurs d'Asile en Grèce ; Comparaison entre Migrants Privilégiés et Migrants Défavorisés », *Migrance*, 2008/3, N° 31, p. 49-60.

ANNEXES

A. Liste des sujets abordés dans le groupe de parole

B. Présentation de la Grille d'Entretien

A. Liste des sujets abordés dans le groupe de parole :

Rencontre n° 1 : Rencontre et mise en place du groupe de parole.

Rencontre n° 2 : Faites appel à un souvenir, à un moment dans le passé où vous vous êtes sentis profondément bien ; comme si toute votre vie était un film et que vous faisiez un arrêt sur image. Ensuite, essayez de nous décrire ce moment, que voyez-vous ? Y a-t-il des bruits, de odeurs particulières ?

Rencontre n° 3 : Imaginez que vous vous réveillez un jour à Athènes et que vous avez devant vous une journée de libre, mais pas « libre » dans le sens de « vide », « libre » dans le sens de la liberté ; Tous vos tracas ont disparu ce jour-là et vous pouvez donner à cette journée le sens que vous souhaitez. Que pourrait-il se passer dans l'idéal ?

Rencontre n° 4 : Aujourd'hui nous aimerions parler de l'expérience d'une culture différente, du changement que l'on vit quand on se déplace d'un pays à un autre. Qu'est-ce qui vous a surpris, qu'est-ce qui vous a paru étrange ou comique en arrivant en Grèce ? Qu'est-ce qui vous a choqué aussi ? Puis, dans un 2ème temps, nous vous proposons d'imaginer le cas contraire, c.à.d. un grec qui s'installe dans votre pays. Qu'en serait-il pour lui ?

Rencontres n° 5, 6 et 7 : Aujourd'hui nous voudrions aborder le thème de l'amitié. Comment étaient vos relations amicales au pays ? Qu'en est-t-il advenu avec votre départ ? Comment vivez-vous l'amitié dans le présent et comment l'envisagez-vous dans le futur ?

Rencontre n° 8 et 9 : Cette rencontre va porter sur le thème du mariage et sur la manière dont les enfants grandissent dans des cadres familiaux différents. Nous allons d'abord parler de ce que le mariage représente pour vous. Comment cela se passe-t-il dans votre pays ? Ensuite, nous aimerions que chacun nous parle du cadre familial dans lequel il a grandi et de la manière dont il l'a vécu enfant qu'enfant.

Rencontre n° 10 : En continuation avec l'atelier précédent, nous souhaiterions cette fois-ci aborder le thème du divorce. Quel est votre avis sur la question ? Comment cela se passe-t-il dans votre

pays et que pensez-vous l'importance de cette pratique en Europe ?

Rencontre n° 11 : Aujourd'hui nous voudrions vous proposer de vous imaginer d'ici cinq ans. Quels seraient vos souhaits pour le futur ?

Rencontre n° 12 : Fermeture de ce cycle de rencontres et moment de rétrospection.

B. Présentation de la Grille d'Entretien (Entretien Semi-directif)

- > De votre expérience avec les différents publics d'immigrés, avez-vous repéré des particularités qui caractériseraient les personnes francophones venant d'Afrique Sub-Saharienne ?

- > Habituellement, quelles sont les motifs de leur émigration ?

- > En parlent-ils facilement ? Est-ce qu'ils sont prêts à s'ouvrir ?

- > Quel est leur rapport avec leur pays d'origine ?
 - Ont-ils tendance à idéaliser leur culture ? Restent-ils fort braqués sur le passé ?
 - Et en même temps, serait-il important pour eux de cultiver leur identité socio-culturelle pour éviter la perte de repères et la fragilisation psychologique ?
 - ↳ Comment ces deux aspects dialoguent-ils entre eux ?

- > Aussi, comment négocient-ils cela entre le passé qu'ils chérissent et le passé qui leur fait mal ?

- > Personnellement, j'ai la sensation que plusieurs de ces personnes se trouvent comme en suspens...
 - Cela peut-il être lié à leur rapport au passé et à cet « ailleurs » (un « ailleurs » qui renvoie au passé mais peut-être aussi à des projections futures) ?
 - Cela renvoie-t-il aussi à leur rapport au pays d'accueil ?
A leurs yeux, la société grecque est-elle accessible ? Est-ce qu'ils sentent qu'ils peuvent y être inclus ?
Est-ce que l'image que cette société d'accueil leur renvoie ferait qu'ils se ferment à cette possibilité ?

- > Comment sont ces personnes sur le plan relationnel ?
 - Est-ce qu'ils se sentent soutenus par leurs compatriotes ? Qu'en est-il du sentiment de confiance ?

- > Quelles sont leurs aspirations pour le futur ? La Grèce représente-t-elle à leur yeux un pays de passage ?